CINEMA

l'Avant-Scène



MERO 2
MARS 1961
de chaque mois

sommaire *(textes intégraux)*

ES AMANTS
ES PRIMITIFS DU XIIIe
. Y. Z.

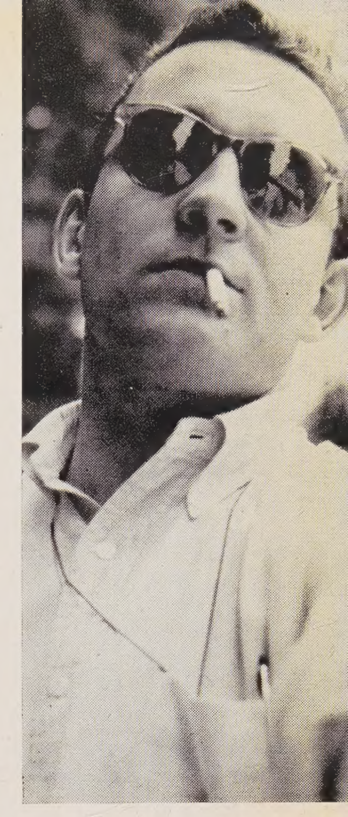


LES AMANTS

Production	NOUVELLES EDITIONS DE FILMS
Réalisation	LOUIS MALLE
Scénario	LOUIS MALLE et LOUISE DE VILMORIN d'après « Point de lendemain », de DOMINIQUE VIVANT, Baron de DENON (Œuvre parue en 1777)
Dialogue	LOUISE DE VILMORIN
Musique	Sextuor à cordes Nº 1 en si bémol majeur, op. 18, de BRAHMS *(Extrait des 1er et 2e mouvements)*
Interprétation	
Jeanne Tournier	JEANNE MOREAU
Henri Tournier	ALAIN CUNY
Bernard Dubois-Lambert	JEAN-MARC BORY
Maggy Thiébaut-Leroy	JUDITH MAGRE
Raoul Florès	JOSE-LUIS VILLALONGA
Coudray	GASTON MODOT
Marcelot	CLAUDE MANSART
Marthe	GEORGETTE LOBBE
Catherine	PATRICIA GARCIN
Chantal	L. HAMON
Equipe technique	
Premier Assistant	ALAIN CAVALIER
Deuxième Assistant	FRANÇOIS LETERRIER
Script-girl	FRANCINE CORTEGGIANI
Directeur de Production	IRENEE LERICHE
Régisseur général	HUBERT MERIAL
Secrétaire de Production	ANDREE CHAUSSIVERT
Directeur de la Photographie	HENRI DECAE
Cameraman	ANDRE VILLARD
Premier Assistant Opérateur	JEAN RABIER
Deuxième Assistant Opérateur	PIERRE GINET
Décorateur	BERNARD EVEIN
Décorateur	JACQUES SAULNIER
Premier Assistant Décorateur	ANTOINE ROMAN
Dessinateur	JEAN-JACQUES FABRE
Ensemblier	CHARLES MERANGEL
Régisseur d'extérieur	GEORGES HOUSSAYE
Accessoiriste P	JACQUES MARTIN
Accessoiriste M	ROGER BOLLENGIER
Ingénieur du Son	PIERRE BERTRAND
Recorder	ROGER TAVERNIER
Chef Maquilleur	GISELE JACQUIN
Coiffeuse	HUGUETTE LALAURETTE
Photographe	VINCENT ROSSEL
Habilleuse	RENEE PELLEMOINE
Chef Monteur	LEONIDE AZAR
Monteuse	KENOUT PELTIER
Tapissier	ROGER FRESCA
Chef Machiniste	ANDRE BOULADOUX
Chef Electricien	RENE LIMAT
Chargé de Presse	K. MORSKOI
Procédé	DYALISCOPE
Distribution	LUX
Durée	88 m.

Interdit aux moins de 16 ans

Jeanne Moreau dans le rôle de JEANNE :
« ... Jeanne s'était cru dans un drame,
mais ce n'était qu'un vaudeville. Elle eut
soudain envie d'être quelqu'un d'autre. »



LOUIS MALLE

PRIX SPECIAL DU JURY DU FESTIVAL DE VENISE 1958

Photos « NOUVELLES EDITIONS DE FILMS »

Sur le terrain de polo (p. 10).

1

VOIX (*off.*) : Non, Jeanne Tournier ne connaissait rien au polo ; elle y accompagnait quelquefois son amie Maggy.

Henri est appelé d'urgence à l'imprimerie (p. 13). Jeanne Moreau et Alain Cuny.

JEANNE : Je peux faire quelque chose pour toi.
HENRI : Tu as l'air triste ?
JEANNE : Oh, non ! Je ne suis pas triste.
HENRI : Pourquoi n'es-tu pas triste ?

2

3

Visite inopinée de Jeanne à l'imprimerie (p. 14).

Jeanne Moreau et Alain Cuny.

HENRI : Jeanne ?

JEANNE : Ça t'étonne ?

4



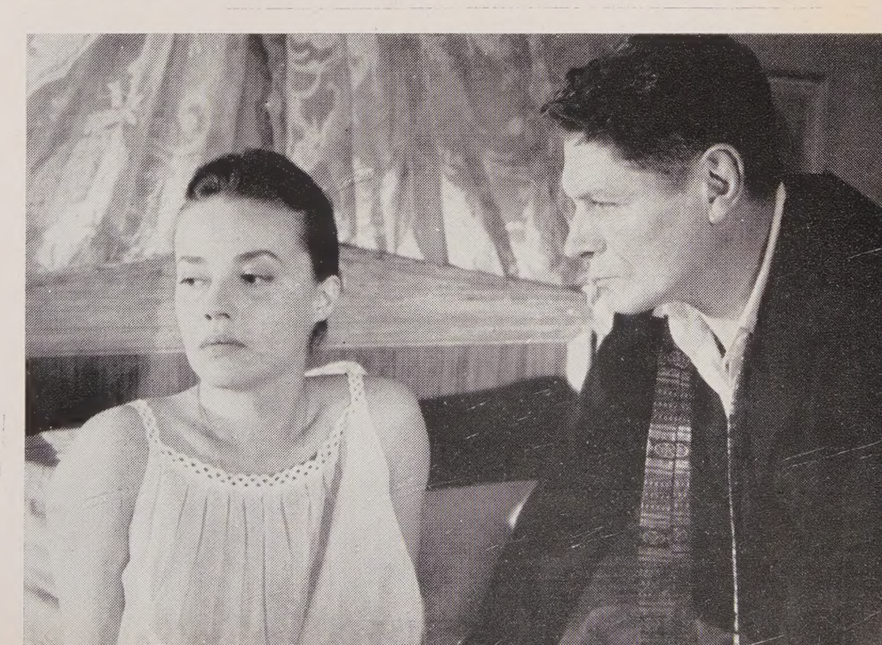
A la Foire des Invalides (p. 17).

Judith Magre, Jeanne Moreau et José-Luis Villalonga.

RAOUL : Je vais vous apprendre.



5



Dans la chambre de Jeanne, au manoir de Montauger (p. 19).

Jeanne Moreau et Alain Cuny.

HENRI : « Raoul et Maggy », « Maggy et Raoul »... ! Je n'entends que ça... Puisqu'ils ne se quittent jamais, tu les inviteras tous les deux.

JEANNE : Tu es fou !

HENRI : J'insiste : tu les inviteras tous les deux..., de ma part.





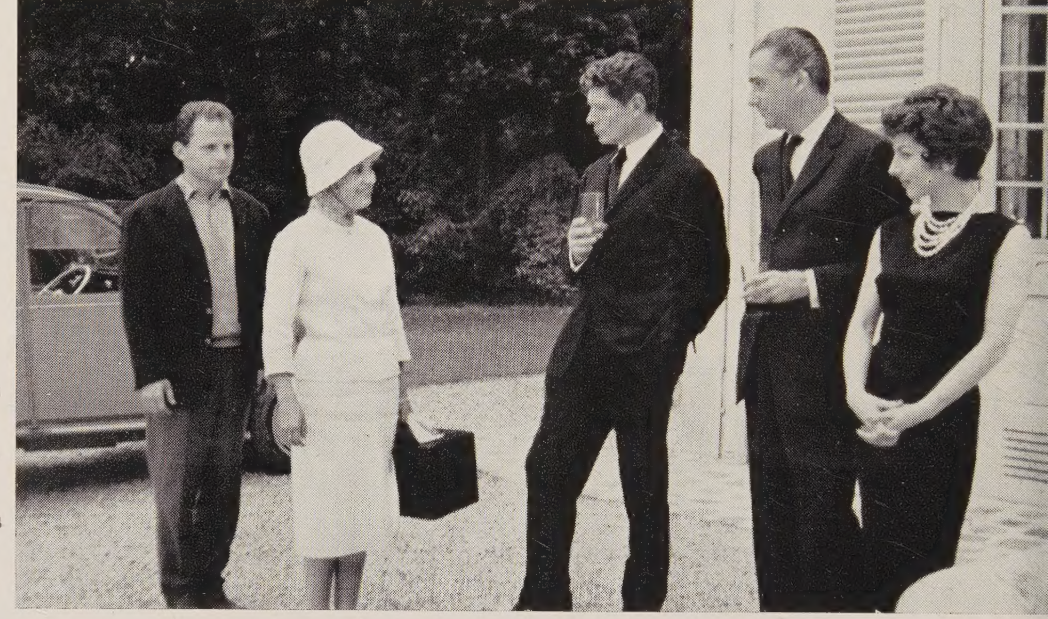
6

La panne, sur la route de Dijon (p. 19).

Jean-Marc Bory
et Jeanne Moreau.

JEANNE : Je n'en crois pas mes yeux... Monsieur, vous êtes le premier.

BERNARD : Le premier ?... Oh ! vous exagérez.

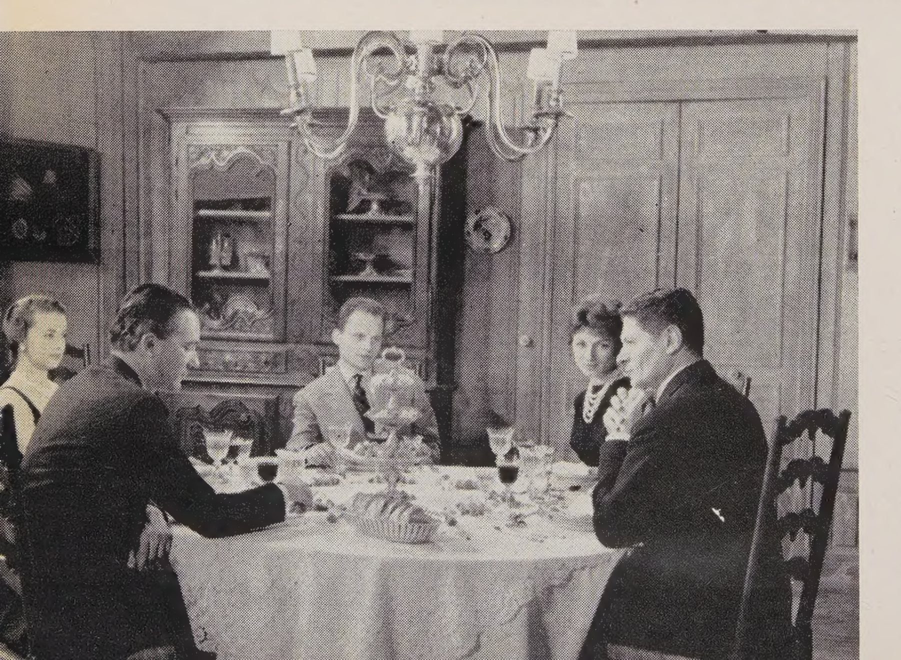


7

Arrivée tardive de Jeanne au manoir (p. 22).

Jean-Marc Bory,
Jeanne Moreau, Alain Cuny,
José-Luis Villalonga
et Judith Magre.

JEANNE : Je vois un ours brun.



8

Le dîner sinistre (p. 29).

Jeanne Moreau,
José-Luis Villalonga,
Jean-Marc Bory, Judith Magre
et Alain Cuny.

HENRI : Je vous admire de pratiquer ce « croquet à cheval ».

RAOUL : Pourquoi donc ?

HENRI : Je déteste la compétition. Je ne supporte pas d'être battu.

Louise de Vilmorin :

LOUIS MALLE, un homme qui m'est inconnu...

J'ai rencontré Louis Malle pour la première fois le soir de la « première » de son film : *Ascenseur pour l'échafaud*. Tout ce qu'on m'avait dit de lui avait éveillé ma curiosité et pourtant je n'éprouvais pas le désir de le connaître. Passé vingt-cinq ans personne ne m'intimide, mais les très jeunes gens célèbres me terrorisent et comme j'avais cru comprendre qu'il avait moins de vingt-cinq ans, ma timidité m'incitait à me tenir à l'écart du scintillement de sa soudaine renommée.

C'est un de ses frères qui, après la projection du film, m'arrêta à la sortie du cinéma et me guida vers lui. Il était entouré d'une petite foule, d'où s'élevait un brouhaha de louanges, ce qui me donna une sérieuse envie de disparaître.

A peine eûmes-nous échangé de vagues : « Bonsoirs... » (nous ne pouvions faire moins) qu'il tira de sa poche un très mince volume qu'il me tendit en me disant :

— *Je voudrais savoir ce que vous pensez de ça.*

Il s'agissait d'une « nouvelle », de Vivant de Denon, intitulée : *Point de lendemain*, et Louis Malle avait eu le *soupçon* que quelque chose se trouvait là-dedans. Ce *Point de lendemain* fut le point de départ de son film : *Les Amants*, mais l'histoire qu'il nous raconte, sauf le fait qu'il s'agisse aussi de l'histoire d'un amour sans lendemain, n'a rien de commun avec le récit qui avait attiré son attention.

En travaillant avec lui, j'ai constaté que son choix était d'une précision extrême et que son exigence s'attachait aux moindres détails ; que la banalité, même la plus fugitive, lui était intolérable ; que les sentiments ne lui en imposaient qu'en raison des folies qu'ils nous font commettre, des audaces qu'ils nous inspirent et des liens auxquels ils nous condamnent ; et qu'il détestait la sentimentalité. Têtu et autoritaire, il mène ses personnages comme bon lui semble et, quand ils ont quelques mots à se dire, il leur prête sa voix et les accents qui lui sont personnels.

La particularité de mon amitié pour Louis Malle réside dans le fait qu'elle s'adresse à un homme qui m'est à peu près inconnu. En effet, bien qu'ayant travaillé avec lui pendant plusieurs semaines (et je garde la nostalgie de ce temps que j'ai passé à n'en faire qu'à *sa* tête), je ne peux pourtant pas prétendre le connaître. J'ai mes idées sur lui et voilà tout. Oui, je sais qu'il est pâle, que son abord est plutôt froid, qu'il est d'une sombre discrétion et qu'il a une automobile de sport. Je sais aussi que les nuances de son humeur, de sa sensibilité et de sa curiosité se montrent davantage dans son attitude que dans ses propos. Je me rappelle que, s'il nous arrivait de rire d'une même chose, je sentais qu'il en riait pour une autre raison que moi et cette raison il ne me l'expliquait pas. N'empêche qu'on riait. Je crois qu'il a une notion bien trop tyrannique de ce qui lui plaît, de ce qui lui déplaît et de ce qu'il veut montrer, pour être influençable ; je crois que si, pour une raison que je ne saurais définir, il se laissait influencer il le regretterait ; et de plus je suppose qu'il doit avoir assez mauvais caractère. Il me semble que l'audace et l'esprit d'aventure (mais un esprit d'aventure qu'il gouverne, et comment !) sont intimement liés à l'expression de son talent. *Zazie dans le Métro* en est la preuve, comme ses autres films du reste.



Photo Lipnitzki.

Quoi qu'il en soit, et que je le veuille ou non, il me fait penser à Vasco de Gama qui n'aurait jamais rien découvert de fameux si le fameux soupçon ne l'avait pas amené à franchir l'Océan. Il s'embarqua et après que tout rivage et toute île d'Europe eurent disparu et que son navire vogua solitaire sur l'immensité terrifiante des flots, son ami, le poète Camoëns qui l'accompagnait, écrivit : « Plus loin il n'y avait rien de sûr : *il n'y avait qu'un soupçon.* » Pour Vasco ce soupçon contenait une certitude et c'est en quoi Louis Malle lui ressemble, lui qui nous met sous les yeux des formes qui résidaient dans l'invisible. Mais ce n'est pas tout ! Pour lui les statues ne sont pas immobiles ; les faits accomplis sont en mouvement et sujets à de nombreuses métamorphoses ; les proverbes sont peut-être les prisons de l'extravagance et la réalité apparente renferme quantité d'autres réalités dont la découverte pourrait lui permettre d'établir de nouvelles vérités. S'il est inquiet c'est qu'on ne peut soupçonner sans inquiétude.

Rien n'est plus facile que de parler de quelqu'un dans son dos, mais en sa présence ce n'est pas si simple et, pour parler de Louis Malle il m'a été nécessaire d'imaginer qu'il était dans la pièce à côté et ne m'entendait pas.

Si j'étais employée à la Préfecture de Police et que j'aie à établir son passeport, j'écrirais à la page du signalement :

Taille : 1 m. 72.
Yeux : malins.
Cheveux : bruns.
Signes particuliers : aucune vulgarité.
Accompagné de : lui-même.

LOUIS MALLE

● Né le 30 octobre 1932 à Thumeries (Nord). Etudes secondaires normales

Suit les cours de l'I.D.H.E.C.

En 1953, s'embarque avec le Commandant Cousteau à bord de la « Calypso ». Il fait là tous les métiers, y compris des prises de vues sous-marines, dont il en résultera *Le Monde du Silence*.

● 1956. *Le Monde du Silence* est présenté et Malle le signe en tant que coréalisateur.

Délaissant le document, mais ayant beaucoup appris par lui (photo, découpage, montage, etc.), Malle collabore avec Bresson à l'occasion de *Un Condamné à mort* qui marquera sa future réalisation.

● 1957. Malle signe son premier « vrai » long métrage, *Ascenseur pour l'échafaud*, d'après un roman policier de Noël Calef. A cette occasion, il reçoit le Prix Delluc de l'année. Ce film, brillamment interprété par Jeanne Moreau, inaugure — entre autres qualités — une nouvelle méthode du fond sonore : Miles Davis et son quintette ont improvisé, en effet, leur partie musicale à la première projection du film qu'on leur a faite. Le résultat fut à ce point parfait que l'enregistrement obtint, lui aussi, un prix (Grand Prix du Disque 1958 de l'Académie Charles-Cros).

Ascenseur pour l'échafaud. Scénario Louis Malle et Roger Nimier, d'après Noël Calef. Dialogues : Roger Nimier. Images : Henri Decaë. Décors : Rino Mondellini. Musique : Miles Davis. Interprètes : Jeanne Moreau, Maurice Ronet, Georges Poujouly, Félix Marten. Production : N.E.F. Distribution Lux.

● 1958. *Les Amants*. Dernier film représenté, en septembre 1958, au Festival de Venise ; l'ouvrage — malgré la désapprobation du journal *L'Osservatore Romano* qui le condamne comme une œuvre diabolique — obtient le Lion d'Argent qu'il partage avec *La Sfida* (Le Défi).

(Voir générique complet du film *Les Amants* en page 3 de ce numéro.)

● 1960. *Zazie dans le Métro*. Jusqu'à présent le meilleur film de Louis Malle, un des plus importants (à beaucoup de points de vue) de ces vingt dernières années. Voici son générique : Film en Eastmancolor. Scénario : Louis Malle et Jean-Paul Rappenau, d'après le roman de Raymond Queneau. Images : Henri Raichi. Décors : Bernard Evein. Musique : Florenzo Carpi. Interprétation : Catherine Demongeot, Philippe Noiret, Vittorio Caprioli, Carla Marlier, Yvonne Clech, Jacques Dufilho, Annie Fratellini, Hubert Deschamps, Antoine Roblot. Production : N.E.F.



Zazie dans le métro : *L'Oncle Gabriel* (Philippe Noiret) *fait visiter les berges de la Seine à sa nièce Zazie* (Catherine Demongeot), *tous deux suivis par Madame Mouaque* (Yvonne Clech)

● 1961, en projet. *Vie privée*. Scénario original en élaboration : Louis Malle et J.-P. Rappenau. Vedette prévue : Brigitte Bardot. (Toute l'idée du film — donc son titre — serait tirée de Brigitte Bardot elle-même, ou tout au moins de ce que nous en pensons, de ce qu'elle pourrait en penser.)

● 1962. Louis Malle aura 30 ans.

LOUISE DE VILMORIN

Née à Verrières-le-Buisson (Seine-et-Oise), d'une très ancienne famille lorraine par son père et charolaise par sa mère, Louise de Vilmorin s'est amoureusement imprégnée de ses premières lectures qui furent « La Princesse de Clèves » (Mme de Lafayette), « L'Enfant de la Haute Mer » (Supervielle), ainsi que Chateaubriand et de nombreux poètes.

Dès 1933, sur les conseils d'André Malraux, elle écrit son premier livre *Sainte-Unefois*, sans perdre de vue... et de plume la poésie. Ecrit en 1939, le recueil de poèmes *Le Sable du sablier* ne paraîtra qu'en 1945, tout comme *Fiançailles pour rire*. Beaucoup de pièces de ces deux livres inspireront des compositeurs.

Entre temps, son éditeur Gallimard lui réclame des romans : en 1937 paraîtra *La Fin de Villavide*, puis sortiront des presses *Le Lit à colonnes* (1941), *Le Retour d'Erica* (1948), *Julietta*, *Madame de*, *Migraine* et *Le Violon*.

Quelques précisions cinématographiques :

En 1942, un de ses romans fait l'objet d'une adaptation. C'est *Le Lit à colonnes*. Réalisation : Roland Tual. Adaptation et dialogue : Charles Spaak. Musique (excellente) : Jean Françaix. Images : Pierre Montazet. Interprétation : Odette Joyeux, Valentine Tessier, Jean Marais et Fernand Ledoux.

1952-1953. *Julietta*. Réalisation : Marc Allegret. Adaptation et dialogue : Françoise Giroud. Images : Henri Alekan. Interprétation : Jean Marais, Dany Robin, Jeanne Moreau, Denise Grey. Production : Braunberger.

1953. *Madame de*. Coproduction franco-italienne. Réalisation : Max Ophüls. Adaptation : Max Ophüls, Marcel Achard, Annette Wademant. Dialogue : Marcel Achard. Images : Christian Matras. Décor : Jean d'Eaubonne. Interprétation : Danielle Darrieux, Charles Boyer, Vittorio de Sica.

De ces trois adaptations, auxquelles elle ne fut pas conviée à collaborer, Louise de Vilmorin a une préférence très nette pour *Julietta*.

« Comme il y a 25 ans, Gaston Gallimard m'a fait pleinement confiance et a édité mon premier livre, ce n'est qu'en 1958 que je suis tombée sur un cinéaste qui m'a également fait confiance : c'est Louis Malle qui me proposa de travailler avec lui. »

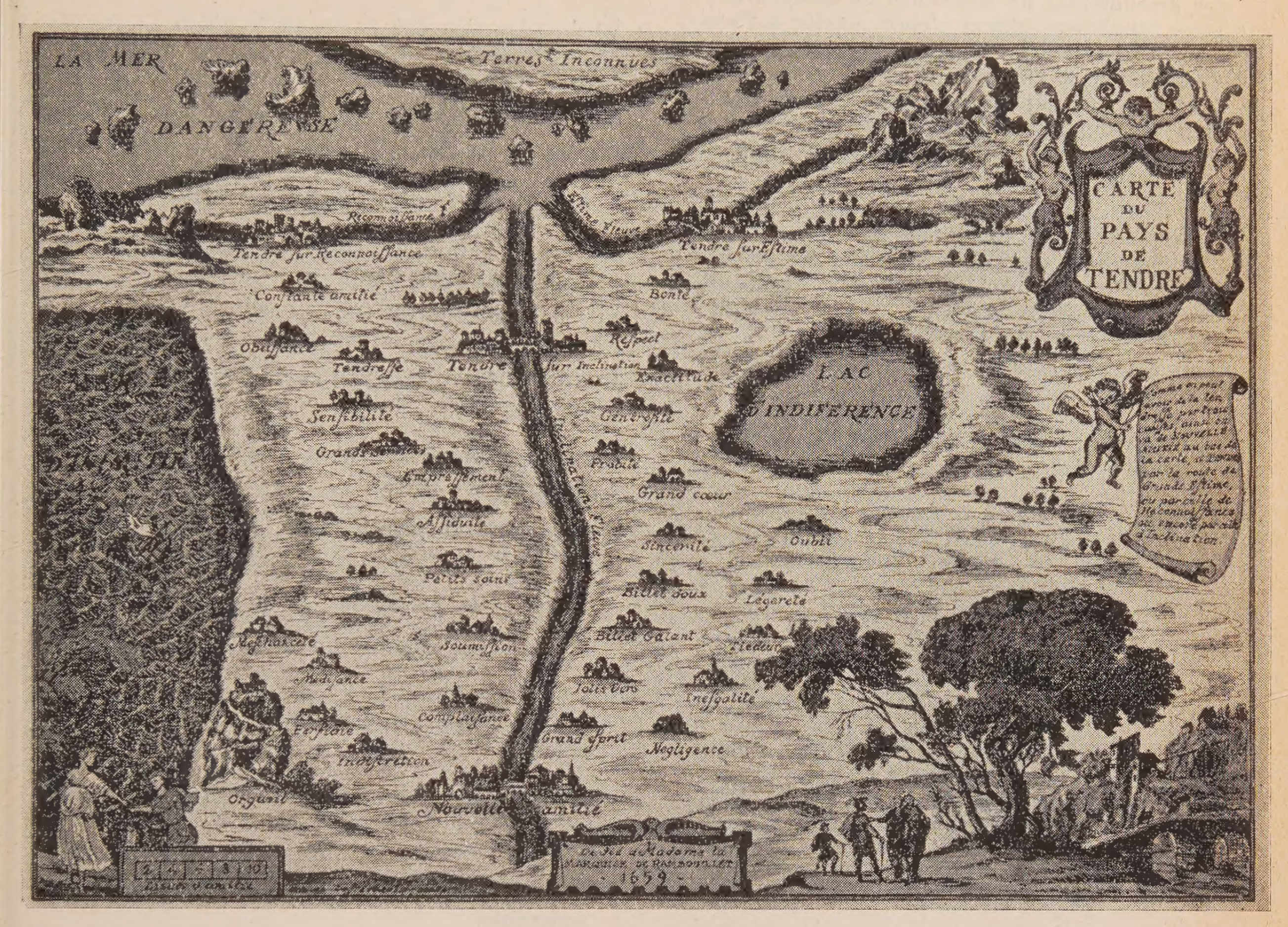
Signalons, entre autres, que Louise de Vilmorin a reécrit les dialogues du film *Une Fée pas comme les autres* (Robert Lamoureux), qu'elle a travaillé le sketch de l'adolescence pour *La Française et l'Amour* et, qu'à son grand étonnement lorsqu'elle vit le film, dont son nom est au générique, ne figure dans ce sketch aucune de ses idées et que n'a été retenue qu'une seule phrase.

Actuellement deux scénarios de Louise de Vilmorin sont en lecture chez des producteurs. L'un est une adaptation dialoguée d'un ouvrage de Colette, l'autre est un scénario original qui a pour titre *La Villa Sultana*.

Enfin, portant ironiquement en exergue ces mots d'un producteur : « Ce scénario est impossible à tourner... », les « Cahiers du Cinéma », (nos 42, 43, 44, 45) ont publié un scénario de Louise de Vilmorin : *Le Violon de Crémone*, d'après Hoffmann.

LES AMANTS

DECOUPAGE ET DIALOGUE (in extenso)



LE GÉNÉRIQUE SE DÉROULE SUR UN FOND REPRÉSENTANT LA CARTE DU TENDRE

terrain de polo
jour

Nous sommes sur un terrain de polo, on entend en « off » un bruit de galopade. Le bruit augmente et il s'y mêle une rumeur de foule.

Au premier plan, on distingue un public très élégant, assis sur des chaises de jardin, autour de tables sur lesquelles sont servies des consommations.

Les joueurs se rapprochent de la foule. (Rumeur du public.) La caméra suit les joueurs sur le terrain jusqu'au but (P. G.).

Dans le fond, un joueur — Raoul Florès — frappe et envoie la balle dans le but. Il avance vers la caméra. (Applaudissements.)

Jeanne et Maggy, en premier plan, assistent à cette victoire. Maggy applaudit avec exubérance.

MAGGY (*Judith Magre*). Bravo ! Bravo ! Bravo, Raoul !

Triomphante, Maggy se rassied, et reprend son chien « Rufus » sur les genoux de Jeanne.

MAGGY. Viens, mon Kiki !

Jeanne, d'allure plus discrète, semble blasée ; mais elle aussi paraît heureuse de la victoire de Raoul.

MAGGY. Et dans quel style ! Tu as vu ça ?

Au tableau des scores, l'équipe de Raoul mène par 9 à 7. La partie recommence et la caméra suit les joueurs sur le terrain. Raoul joue. Jeanne et Maggy le regardent intensément.

MAGGY. Fantastique, il est fantastique... Tu ne trouves pas ?

JEANNE (*Jeanne Moreau*). Oh ! moi, tu sais, je n'y connais rien...

MAGGY. Si tu n'y comprends rien, fais au moins semblant de comprendre. Tu lui dois bien cela, à présent.

Par un lent travelling avant, la caméra quitte Maggy, passionnée à nouveau par le jeu, et isole Jeanne, qui semble suivre la partie en pensant à autre chose. A plusieurs reprises, un sourire naît et meurt sur son visage.

VOIX. **Non, Jeanne Tournier ne connaissait rien au polo ; elle y accompagnait quelquefois son amie Maggy (ph. 1).**

Jeanne et Maggy, amies d'enfance, étaient des provinciales de naissance et d'éducation ; mais, tandis que Maggy s'était mariée à Paris, où elle menait une existence brillante, Jeanne était restée à Dijon pour y épouser Henri Tournier, propriétaire du « Moniteur de Bourgogne ». Henri aimait sa femme, mais c'est à son journal qu'il consacrait le plus clair de son temps.

Elle vécut ainsi quelques années. Encouragée par son mari, elle avait pris récemment l'habitude de faire deux fois par mois des séjours à Paris, chez son amie Maggy. Elle s'amusait, voyait toute sorte de monde et entendait des compliments qui la rassuraient.

Chez Maggy, Jeanne avait rencontré Raoul Florès...

MAGGY. Jeanne... Regarde, mais regarde donc, je t'en supplie...

La partie continue et soit en plan rapproché (sur Raoul), soit en plan moyen on suit les joueurs. La caméra revient vers le public, qui applaudit.

MAGGY. Jamais il n'a aussi bien joué !

La cloche sonne. Le panneau des scores annonce la victoire de l'équipe de Raoul. Jeanne et Maggy applaudissent debout. Maggy semble déchaînée.

MAGGY. Raoul ! Il est imbattable. Bravo, Raoul !

L'équipe victorieuse entre dans le champ à droite et s'aligne pour recevoir la coupe. Tous les spectateurs se lèvent. Jeanne et Maggy sortent du champ à droite, ainsi que les joueurs.

les écuries
extérieur jour

Les chevaux s'arrêtent devant les boxes. Raoul à cheval, entouré d'amis, se retourne en apercevant Jeanne. Il est en sueur, son maillot est trempé. D'une main, il tient maillet, cravache et rênes ; de l'autre, l'énorme coupe qu'on vient de lui remettre. Il a un grand sourire ; on sent, par son aisance et son naturel, qu'il a l'habitude de vaincre. Son cheval fait un demi-cercle et s'arrête. Raoul saute à terre. Un garçon d'écurie prend les rênes du cheval. Raoul lui dit quelques mots, puis flatte sa jument de grandes claques sur l'encolure. Des amis s'avancent et le félicitent. Maggy surgit, suivie de Jeanne qui reste un peu en retrait, souriante, timide.

MAGGY. Bravo, mon Raoul ! Tu as été formidable !

Raoul s'approche de Jeanne et lui prend le bras.

RAOUL (*J.-L. Villalonga*). Comment faites-vous ? Vous êtes si jolie...

Raoul et Jeanne échangent des sourires. Il lui tend la coupe.

RAOUL. Tenez, je vous confie cette horreur.

Raoul regarde autour de lui pour voir si personne ne l'écoute et se penche vers l'oreille de Jeanne.

RAOUL. Vous ne vous êtes pas trop ennuyée ?

JEANNE. Oh non ! au contraire !

RAOUL. Tu sais que tu as failli me faire perdre la partie ?

JEANNE. Moi ?

RAOUL. Oui, j'étais distrait, je ne pensais qu'à toi.

JEANNE. Vraiment ?

Les dernières répliques sont chuchotées.

RAOUL. Je t'aime... Et toi, m'aimes-tu encore un peu ?... Comme hier ?

JEANNE. Mais oui, je vous aime.

RAOUL. Vous ?

JEANNE. Pardon. Je n'ai pas encore l'habitude de te tutoyer.

Plan moyen sur Jeanne et Raoul. Raoul la quitte au portail et s'éloigne.

RAOUL. Je vais me changer ; j'en ai pour cinq minutes.

Restée seule, Jeanne fait quelques pas. Elle semble plongée dans une profonde rêverie. Maggy s'approche, se plante en face d'elle et la regarde, moqueuse.

MAGGY. Laisse-moi te regarder... Eh bien ! ma chère, l'amour te réussit ! Tu es méconnaissable.

Les deux amies se quittent. La caméra fixe Jeanne songeuse qui entend...

VOIX DE MAGGY. **L'amour te réussit ! Tu es méconnaissable.**

Jeanne sourit et sort du champ.

FONDU

route de Dijon
fin du jour

Plan général d'une route assez étroite, bordée de peupliers. Au premier plan, un croisement. Une voiture décapotable arrive du fond, ralentit, passe très près de l'appareil. A bord, une femme seule : Jeanne. (Quand la voiture passe près de l'appareil, on entend la radio.) Jeanne au volant, un foulard sur les cheveux, paraît soucieuse. Elle éteint la radio d'un geste nerveux.

VOIX, avec écho. **L'amour te réussit ! Tu es méconnaissable.**

Elle tourne le rétroviseur et contemple son visage. Distraite, elle donne un coup de volant brusque dans un tournant, freine, dérape, et évite de peu de quitter la chaussée.

FONDU

extérieur
manoir des Tournier : “ Montauger ”
fin de jour

La voiture de Jeanne entre dans le parc ; on la suit par panoramique jusqu'au moment où elle stoppe devant la grande maison blanche d'Henri Tournier. L'entrée est éclairée. Un vieux domestique apparaît. Jeanne descend.

COUDRAY (*Gaston Modot*). Bonjour, Madame.

JEANNE. Bonsoir, Coudray ; tout va bien ?

COUDRAY. Tout va bien.

JEANNE. Moi, je suis morte !

COUDRAY. Alors, c'est le moment de vous reposer.

Tandis que le domestique va au coffre à bagages, Jeanne entre dans la maison.

rez-de-chaussée
fin de jour

Jeanne, dans le vestibule, s'avance vers l'escalier (musique symphonique en « off »).

JEANNE. Catherine !

CATHERINE, *off*. Maman ! Maman !

Entendant sa fille, Jeanne lève la tête, aperçoit la petite Catherine qui descend l'escalier devant sa nurse, et lui tend les bras.

JEANNE. Catherine, ma chérie, moins vite, moins vite... Je t'en supplie, tu vas tomber !

CATHERINE (*Patricia Garcin*). Maman !

JEANNE. Bonsoir, mon bébé ! As-tu été sage, au moins ?

De la tête, Catherine fait « oui », sans répondre et Jeanne l'embrasse.

JEANNE. Bonsoir, Marthe.

Marthe descend vers Jeanne et la dévisage.

MARTHE (*Georgette Lobbe*). Tiens, on dirait que Madame a changé de coiffure.

JEANNE. Moi ? Oh non ! je ne crois pas.

Catherine enfonce les mains dans les cheveux de Jeanne.

CATHERINE. Si, si, tu as changé de coiffure. Tu es coiffée comme ma poupée.

JEANNE, *riant*. Ta poupée : une vraie mégère... Merci bien !... Où est papa ?

Elle remet Catherine entre les bras de Marthe.

CATHERINE. Papa !... Tu ne l'entends pas ? (*Musique symphonique venant d'une pièce voisine.*)

Jeanne embrasse sa fille en riant.

JEANNE. A tout à l'heure, mon chéri ; je viendrai te dire bonsoir, hein ?

La caméra suit Jeanne qui entre dans la bibliothèque.

bibliothèque d'Henri
fin de jour

Jeanne est dans la bibliothèque (musique très forte). C'est une pièce carrée, meublée avec goût, dont presque tous les murs sont couverts de livres. A gauche, en entrant, une cheminée où brûle un feu de bois. Devant cette cheminée un « Fontainebleau », canapé double encadré par deux tables. A droite, se trouve le grand bureau d'Henri. En face, entre les deux portes-fenêtres, un affreux meuble « haute-fidélité ».

Jeanne s'est arrêtée sur le seuil : de dos, enfoncé dans le canapé, les pieds sur les chenêts de la cheminée, Henri Tournier semble prostré. Jeanne le regarde, va jusqu'au meuble « Hi-Fi » et tourne un bouton (la musique baisse brusquement).

Henri se retourne aussitôt (P. M.), comme arraché à un rêve. Il paraît très contrarié, fait un effort pour se dominer et se lève.

HENRI (*Alain Cuny*). Bonsoir, madame.

Jeanne s'avance, hésite, embrasse son mari.

JEANNE. Bonsoir, chéri.

HENRI. Tu es bien tendre ?

Elle se dégage, va vers le feu, prend le tisonnier, repousse une bûche, se retourne vers Henri.

JEANNE. Tendre ? Oh non ! je suis simple... Je te dérange ? Je te dérange toujours... n'est-ce pas ?

HENRI. Toujours, c'est un mot de femme... Et alors, Paris ? Tu t'es bien amusée ?

Jeanne tourne autour du canapé. Elle vérifie la propreté d'une potiche et se retourne, agressive.

JEANNE. S'amuser, c'est un mot d'homme.

Cette répartie lui plaît. Il rit.

HENRI. Au lieu de faire de l'esprit, tu ferais mieux...

Par panoramique et travelling on suit Jeanne qui tourne dans la pièce, vérifiant si le ménage a été bien fait.

JEANNE. Primo, je n'ai pas d'esprit ; secundo, je ne peux pas faire mieux.

HENRI. Eh si ! Tu pourrais aller voir où en est le dîner.

JEANNE. J'y vais, j'y cours, et puis je me change en vitesse et je reviens en moins de deux.

Elle va vers la porte et se retourne pour écouter Henri.

HENRI. « En vitesse »... « en moins de deux »... langage signé Maggy.

Jeanne hausse les épaules et sort.

salle à manger
nuit

Gros plan d'une coupe de fruits présentée par une main gantée. Henri fait un signe négatif.

HENRI, *off.* Merci, Coudray... Et alors ?

La coupe est retirée par Coudray et l'on découvre Henri et Jeanne qui sont à table.

JEANNE. Et alors, tu n'imagines pas l'importance que peut avoir la coiffure à Paris... Qu'une femme soit coiffée ou qu'elle paraisse décoiffée, peu importe, pourvu qu'elle ait une coiffure...

Henri sort un étui de sa poche, l'ouvre, prend un cigare, en retire soigneusement la bague. Avec un coupe-cigare, il décalotte l'extrémité de son « Partagas », le porte à sa bouche, l'allume, en tire une puissante bouffée.

JEANNE. ... C'est la coiffure qui donne du chic à la robe. Du reste, c'est à la façon de se coiffer qu'on reconnaît...

HENRI. Qui ça ?

JEANNE. ... Eh bien ! tout le monde : les Américaines, les Suédoises, les Parisiennes, les provinciales... Enfin, tout le monde.

HENRI. Il y a du vrai dans ce que tu dis...

Jeanne mange une pomme et parle la bouche pleine.

JEANNE. Maggy s'y connaît. Elle estime que, si l'on n'est pas une grande beauté, il faut avoir un genre.

HENRI. Mais toi, tu n'as pas besoin d'avoir un genre, puisque tu as un mari.

JEANNE. Un mari qui me regarde quand il lui tombe un œil !

HENRI. Si tu crois que je ne te regarde jamais ! Pour qui veux-tu avoir un genre ?

JEANNE. Pour personne... Pour moi... Pour être à la mode... C'est mon droit...

Pendant cette dernière réplique, Jeanne se lève. Henri l'imite. Ils quittent la salle à manger et gagnent le salon.

salon
nuit

Tandis que Jeanne s'apprête à traverser la pièce, dans la glace, on aperçoit Henri qui se lève et qui s'approche d'elle.

HENRI. ... Et cette bonne Maggy ? Toujours agitée ? Toujours idiote ? Toujours florissante ?

JEANNE. Que veux-tu que je te dise ? Moque-toi d'elle si ça t'amuse.

HENRI. Je ne me moque pas ; je constate. Maggy, pour moi, c'est le faux chic, dans le faux milieu, dans le faux Paris... le faux tout... Son chien même a l'air faux.

En échangeant ces répliques, ils quittent le salon, pièce sombre, dont on ne découvre pas les murs et qui sert de passage entre la salle à manger et la bibliothèque. On aperçoit quelques meubles couverts de housses. Pas de lumière, sinon celle des pièces voisines.

bibliothèque
nuit

Jeanne entre dans la bibliothèque précédant Henri, et continuant la conversation.

JEANNE, *riant.* Ce que tu peux être méchant !

Jeanne va jusqu'à la cheminée, y jette des enveloppes. Henri passe à côté d'elle, s'assied sur le divan. La caméra le suit par panoramique.

HENRI. Moi ? Pas le moins du monde ! Je l'aime beaucoup. Tiens, pas plus tard qu'hier, j'ai fait passer une photo d'elle dans la rubrique féminine du journal...

Prenant derrière lui une pile de journaux, Henri en choisit un et le déplie.

HENRI, *lisant.* « Au Polo de Bagatelle, Mme Marguerite Thiébaut-Leroy remet la coupe Carven à Raoul Florès, capitaine de l'équipe des... »

Jeanne lui arrache le journal, regarde la photo, fixe Henri.

JEANNE. Oh oui ! c'est ça. Je le connais très bien. Je l'ai même vu tous les jours...

HENRI. Tu t'intéresses au polo, maintenant ?

JEANNE. Oui.

Henri reprend le journal et l'examine attentivement.

HENRI, *regardant la photo* Il est bel homme...

JEANNE. Il est surtout très gentil, très intelligent... Il te plairait... Et puis...

Changeant brusquement de sujet, Jeanne jette un coup d'œil à une lettre qu'elle tient à la main, la lui tend.

JEANNE. Tiens... c'est pour toi.

Henri prend la lettre sans cesser de regarder Jeanne, qui décachette à son tour une autre enveloppe.

JEANNE. Ah ! Je n'ai même pas eu le temps de dire deux mots à Coudray. Rien de nouveau ? Pas d'ennuis ? Le jardin va comme tu veux ?

HENRI. Tu le saurais sans avoir à poser de question, si tu ne passais pas ton temps à ne pas savoir ce qui se passe ici...

Le téléphone sonne. Jeanne fait un mouvement pour y aller, mais, lui, se lève très vite, l'arrête et sort du champ.

HENRI. J'y vais.

Jeanne reste seule. La caméra la fixe en gros plan. Jeanne s'avance jusqu'à la porte du vestibule, se penche, et, très attentive, écoute Henri.

HENRI, *off, lointain.* Allô ! Oui... oui, c'est moi...

HENRI. ... Bon. Maintenant ? Mais non ! Je prendrai la décision moi-même. Je verrai ça moi-même. Oui. Bon. A tout à l'heure, ma petite Hélène.

Henri raccroche et revient rapidement. Aussitôt Jeanne quitte la porte et va reprendre sa place devant la cheminée. Henri s'arrête un moment dans l'encadrement de la porte, s'avance, prend un papier sur la table et revient à la porte. Jeanne le suit.

HENRI. Il faut que j'aille au journal... Quelle corvée !

vestibule nuit

Dans le hall, nous voyons Henri mettre son pardessus. Jeanne vient l'aider à passer sa seconde manche. Henri fait non de la tête tout en s'examinant dans le miroir situé près de la porte. En vérifiant son nœud de cravate, Henri se passe la main dans les cheveux. Il fixe Jeanne dans la glace et se retourne brusquement **(ph. 2).**

JEANNE. Je peux faire quelque chose pour toi ?

HENRI. Tu as l'air triste ?

JEANNE. Oh non ! je ne suis pas triste.

HENRI. Pourquoi n'es-tu pas triste ?

Railleur, Henri l'embrasse sur le front et sort de la maison. Jeanne se dirige vers l'escalier dont elle monte lentement les marches (en off, en entend le démarrage de la voiture d'Henri). Elle passe près de la caméra, en gros plan, de profil. (Le bruit du moteur s'éloigne.)

VOIX. **« Tu es méconnaissable », avait dit Maggy; Henri n'avait rien vu, rien remarqué.**

FONDU

premier étage nuit

Jeanne gravit les dernières marches de l'escalier et se dirige vers la porte de sa chambre. On découvre la perspective du couloir. Elle s'arrête quelques instants pour redresser un tableau, puis entre dans sa chambre.

chambre Jeanne nuit

Cette chambre, très claire, très jolie, paraît une oasis de fraîcheur par rapport au reste de la maison. Plantée au milieu de la pièce, Marthe, la bonne de Catherine, se regardait dans le miroir situé au-dessus de la cheminée, une robe de Jeanne appliquée contre son buste. (Cri de frayeur de Marthe.) Elle se retourne vivement et, toute confuse d'avoir été surprise, va ranger la robe dans un des placards. Elle est en train de défaire les valises de Jeanne. qui sont répandues en désordre dans la pièce. Jeanne va près de la cheminée.

MARTHE. Quand Madame n'est pas là, Monsieur gâte trop Catherine. Elle prend des airs... Ça amuse Monsieur...

Marthe continue à ranger les robes, en prend une.

JEANNE. Non, non, pas celle-là ; il y a un point à faire.

Même jeu de Marthe qui continue ce rangement.

MARTHE. ... Mais c'est mauvais pour la petite. Ensuite, elle fait tout ce qui lui passe par la tête. Si on la pourrit trop, quand elle sera grande, elle donnera du mal à Madame.

Jeanne va s'asseoir à sa coiffeuse et rêve.

VOIX. **Par une bizarrerie de son caractère, Jeanne sentit monter en elle tous les excès de la jalousie.**

Jeanne ne tient plus. Elle se lève tout à coup, ramasse sur le lit une veste et sort précipitamment. Marthe est visiblement sidérée.

MARTHE. Madame sort ?

au journal la salle des machines nuit

Par un travelling latéral, Jeanne s'avance le long des rotatives et des machines à composer. Les ouvriers se retournent vers elle. Ils paraissent surpris ; quelques-uns la reconnaissent et la saluent.

DES VOIX. Bonsoir, Madame... Madame Tournier !... Bonsoir, Madame... Tiens !... etc.

Jeanne arrive jusqu'à un petit escalier, d'où en descend Marcelot, un chef de service.

MARCELOT (*Claude Mansart*). Bonsoir, Madame.

JEANNE. Bonsoir, Marcelot... Je voudrais voir mon mari...

Marcelot paraît tout à fait décontenancé.

MARCELOT. Il est au marbre... Je vais le prévenir...

Il se sauve en courant.

JEANNE. Non, non, je vous suis...

Presque aussi rapidement Jeanne le suit et monte les escaliers. En haut, une très jolie femme apparaît. Elle porte des lunettes. C'est Hélène, la secrétaire d'Henri. Les deux femmes se dévisagent. Hélène sourit.

HÉLÈNE. Je suis Hélène Cavalier, la secrétaire de Monsieur Tournier... Quand Marcelot m'a dit que vous étiez ici... J'espère, Madame, qu'il n'y a rien de grave !

JEANNE. Qu'allez-vous imaginer !...

HÉLÈNE. Pardonnez-moi ; nous n'avons pas l'habitude de recevoir votre visite... Pour que vous vous dérangiez à cette heure-ci... j'ai eu peur...

Jeanne, sans se soucier d'Hélène, continue d'avancer, suivie par Hélène.

JEANNE. Tranquillisez-vous... je ne me suis pas dérangée..., je suis venue comme ça, pour rien...

HÉLÈNE. Ah !

JEANNE. Oui, je voulais voir mon mari.

Hélène passe devant Jeanne pour lui indiquer le chemin. Au passage, les deux femmes échangent un regard.

HÉLÈNE. Par ici... Monsieur Tournier est au marbre...

La caméra fixe, en plan d'ensemble, le « marbre » où Henri Tournier travaille au milieu de plusieurs collaborateurs qu'il domine de sa stature. Il lève la tête et voit Hélène.

HENRI. Hélène ! Où étiez-vous passée ?

HÉLÈNE. Madame Tournier...

Hélène s'écarte, découvrant Jeanne (ph. 3).

HENRI. Jeanne ?

Jeanne se plante devant lui.

JEANNE. Ça t'étonne ?

Ils restent face à face, en silence, un instant. Derrière eux, Hélène a été happée par les journalistes et se mêlent à leur agitation. Henri scrute le visage de sa femme.

JEANNE. Elle en a de la chance !...

HENRI. Qui ?

JEANNE. Elle...

Jeanne désigne Hélène qui répond au téléphone. Henri s'impatiente.

HENRI. Jeanne, sois sérieuse... Je n'ai pas de temps à perdre. Pourquoi es-tu venue ?

JEANNE. Je ne sais pas...

Jeanne fait demi-tour et s'éloigne tandis qu'Henri la regarde partir, perplexe. La caméra suit Jeanne qui refait le même chemin en sens inverse. Elle ne semble pas voir tous les typos qui la regardent.

VOIX. Puisque Henri faisait si peu de cas d'elle, Jeanne se crut libre ; elle vint à Paris de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps.

FONDU AU NOIR

Paris - avenue Foch chambre de Maggy jour

Maggy dort perdue dans un immense lit en faux Louis XVI. La pièce, d'abord sombre, s'éclaire brusquement (bruit de rideaux qu'on tire).

CHANTAL (*L. Hamon*). Bonjour, Madame.

Maggy remue, gémit.

MAGGY. Bonjour, Chantal ; quelle heure est-il ?

CHANTAL. Midi moins le quart, Madame... Madame Tournier est éveillée depuis longtemps.

MAGGY. Elle !

« Rufus », le chien, est couché sur l'édredon, profondément endormi. Chantal, la femme de chambre, sort et revient poussant une table roulante qu'elle place le long du lit et sur laquelle est disposé un petit déjeuner pour deux. Pendant ce temps, Maggy, qui s'est assise sur son lit, retire son masque de nuit. Jeanne apparaît, embrasse Maggy et se glisse dans le lit. Elles sont toutes les deux en pyjama. La caméra s'avance en plan moyen sur Maggy et Jeanne. Jeanne mange un yaourt et Maggy fait une curieuse gymnastique cervicale en montrant des échantillons de tissus.

JEANNE. Tu permets ?

MAGGY. Bonjour. Tu as bien dormi ?

MAGGY. Ça te plaît ?

JEANNE. Oh ! moi...

MAGGY. Qu'est-ce que tu as ? Tu t'es levée du pied gauche ?

Jeanne ne répond pas. Maggy fait toujours ses mouvements d'assouplissement du cou, tout en parlant.

MAGGY. Pense à Raoul... Il t'adore... Ça ne te suffit pas ?... Laisse-toi donc aimer...

JEANNE. C'est ce que je fais...

MAGGY. Telle que tu me vois, je connais trente femmes qui se tueraient pour lui ; mais toi, évidemment, tu es bien tranquille, puisqu'il est à tes pieds. Quand tu n'es pas ici, il passe des nuits blanches à se poser des questions. C'est un homme habitué aux certitudes ; et toi, tu le déroutes... Je le sais ; il me l'a dit. Enfin, bref, je n'en dors plus...

JEANNE. Plus jusqu'à midi...

MAGGY. Enfin, tu aimes Raoul ?

JEANNE. Je crois...

MAGGY. Je crois ! Jolie réponse ! Enfin, c'est quand même pour lui que tu viens à Paris ?

JEANNE. Oui.

MAGGY. Et tu ne peux pas te décider, une fois pour toutes, à être heureuse ? Je voudrais bien savoir ce qui te manque ? Ton mari ne te comprend pas ? Rien de plus naturel, après huit ans de mariage. Tu admettras qu'il ne te réduit pas à l'esclavage. Et tu as même la chance de t'ennuyer chez toi ! Ah ! l'ennui ! Moi, je le cherche sans le trouver. L'ennui, c'est la cure de repos... J'en ai besoin, je t'assure... Toi, la cure de repos, tu l'as à domicile, et tu te plains ?...

JEANNE. Mais je ne me plains pas.

Le téléphone sonne. Maggy décroche l'appareil.

MAGGY. Allô ! Ah ! c'est toi ? Je te la passe... (*A Jeanne.*) C'est Raoul...

Maggy passe l'appareil à Jeanne, que la caméra isole en gros plan. Son visage se détend.

JEANNE. Allô ! Bonjour... Et vous ?

9

Dans la bibliothèque, les hôtes du manoir se souhaitent une bonne nuit (p. 29).

Jean-Marc Bory,
Jeanne Moreau, Alain Cuny,
Judith Magre
et José-Luis Villalonga.

HENRI : Et toi, ma chérie, quels sont tes projets ?

JEANNE : Quels projets ?

HENRI : Je te parle de demain.

JEANNE : Eh bien !... demain, j'irai avec vous...

10

La nuit dans le parc de Montauger (p. 31).

Jeanne Moreau
et Jean-Marc Bory

Sur la façade de la maison, un fumeur dont on voit mal le visage, sa cigarette étant le seul point lumineux dans la nuit. A l'écoute des pas sur le gravier il se retourne et voit s'avancer Jeanne, forme blanche un peu fantomatique



Maggy entre dans le champ.

MAGGY. N'oublie pas... ce soir... dîner chez les André... N'essayez pas d'y échapper.

Jeanne fait oui de la tête. Maggy sort du champ. A l'expression de Jeanne, on comprend que Raoul lui dit des choses tendres.

FONDU

extérieur hôtel particulier nuit

En plan d'ensemble, on remarque la façade et le porche d'un hôtel particulier. Au premier plan, des voitures très luxueuses. A travers le portail grand ouvert, on aperçoit la cour et, au fond, l'entrée de l'hôtel violemment éclairée. Sur le perron, un groupe d'invités salue bruyamment les maîtres de maison. Les hommes sont en smoking ; les femmes en robes du soir, courtes. Ils viennent jusqu'aux voitures. Ils sont sept en tout, dont Raoul, Jeanne, Maggy. (Conversation anodine.) La caméra se rapproche du groupe et s'arrête devant Raoul et Jeanne. Raoul entraîne Jeanne à l'écart et lui parle à l'oreille.

RAOUL. Jeanne, laissons-les. Partons de notre côté...

JEANNE. Non, c'est impossible.

Maggy entre dans le champ. Elle se doute de ce que les deux amants complotent.

MAGGY. Tu viens, Raoul ?

RAOUL. Non, Jeanne est fatiguée.

MAGGY. Secoue-toi, je t'en prie... Allons, venez... cinq minutes... rien que cinq minutes... Personne de nous n'a l'intention de se coucher tard...

... et s'adressant au groupe.

MAGGY. Alors, vous m'attendez ?

Raoul est mal à l'aise. Sans attendre la réponse, Maggy monte dans une voiture. Raoul et Jeanne se dirigent vers leur voiture. Raoul tient la portière pour permettre à Jeanne de monter.

foire des Invalides nuit

Plan moyen de Raoul, Jeanne et Maggy. La caméra s'éloigne pour cadrer les personnages et, dans le fond, la foire. (Bruits de foire.) Ils sont tous devant un stand de tir. Après avoir vidé brillamment un chargeur, Raoul indique à Jeanne comment on doit tirer. Jeanne fait un carton (ph. 4).

Plan général de la foire : au fond, des autos tamponneuses ; au premier plan, un manège très éclairé de petits avions. Ils montent tous dans les avions. Jeanne et Raoul s'installent dans l'un d'eux. (On entend la voix du haut-parleur : « Evacuez la piste s'il vous plaît. Attention au départ. ») *Plan rapproché de Raoul et de Jeanne, de face ; Jeanne se blottit dans les bras de Raoul. Les avions montent et descendent à grande vitesse.*

ENCHAINÉ

Jeanne Moreau et Jean-Marc Bory. *La barque part à la dérive...* (p. 32)

intérieur boîte de nuit

Jeanne et Raoul dansent. Il y a beaucoup de monde avec eux sur la piste. (La musique est assourdissante.) L'endroit est sombre et on aperçoit à peine les visages. Raoul danse très bien. Elle le suit attentive, inquiète. La musique est si bruyante qu'on entend à peine les répliques qui vont suivre. Par ailleurs, l'affluence est telle qu'ils sont sans cesse bousculés, jetés l'un contre l'autre ou séparés. Cette ambiance rend ce dialogue d'amour un peu ridicule et en tout cas déplacé, en un tel lieu.

RAOUL. Je t'aime...

JEANNE. Chéri...

RAOUL. Je voudrais te rendre heureuse...

JEANNE. Mais je suis heureuse...

RAOUL. Notre vie n'est faite que de moments ; c'est toute une vie avec toi, que je voudrais.

JEANNE. Je me demande pourquoi tu m'aimes.

RAOUL. Je te l'ai dit mille fois... Je t'aime parce que tu es différente...

JEANNE. Différente de qui ?

Jeanne regarde autour d'elle. A ce moment, ils sont bousculés par un couple. Raoul s'excuse auprès de la femme. Ils se connaissent : elle lui dit bonsoir et lui sourit.

RAOUL. Différente de toutes les autres femmes.

Ils recommencent à danser.

VOIX DE FEMME. Bonjour, Raoul.

JEANNE. Je les déteste, toutes ces femmes qui tournent autour de toi. Quand je ne suis pas là, elles doivent en profiter...

RAOUL. Ne dis pas de bêtises.

JEANNE. Raoul...

RAOUL. Oui...

JEANNE. Je voudrais te dire quelque chose...

RAOUL. Dis...

JEANNE. J'ai confiance en toi...

RAOUL, *un long silence.* Mon amour...

JEANNE. Tu as l'air triste... Qu'est-ce que tu as ?

RAOUL. J'ai que tu pars demain et que je suis jaloux de ta maison, de ta vie là-bas et de ton mari.

JEANNE. Oh ! ne parlons pas de lui.

RAOUL. Je crois que je vais aller m'installer à Dijon... La nuit, je pourrai rentrer chez toi comme un voleur...

extérieur - avenue Foch aube

Plan moyen sur la voiture de Raoul qui arrive. Sur le trottoir une vieille femme (type clochard) fouille dans une poubelle. La voiture s'arrête devant le porche de l'immeuble de Maggy. Jeanne descend. Elle est décoiffée...

JEANNE. Non, non, ne descends pas... Sauve-toi vite...

Jeanne fait quelques pas vers le porche, se retourne, lui renvoie un baiser. La voiture démarre. Jeanne regarde autour d'elle ; visiblement, elle craint d'être vue. Elle entre dans l'immeuble.

VOIX. La double vie de Jeanne Tournier, traversée d'inquiétude, ne dura pas longtemps. Un soir qu'elle s'apprêtait à partir pour Paris...

chambre de Jeanne à "Montauger" nuit

Jeanne est au lit, en chemise de nuit. Elle fait les menus de la semaine, qu'elle écrit sur un cahier. Elle se relit à mi-voix. Puis, tend à Marthe le cahier.

JEANNE. Tenez, Marthe, voici les menus de la semaine ; vous les donnerez à Coudray.

MARTHE. Bonsoir, Madame.

Jeanne prend son réveil, le remonte.

JEANNE. Bonsoir, Marthe ; à dimanche...

On entend un bruit de voiture dans le parc ; elle s'arrête, la portière claque, ainsi que la porte d'entrée. On voit Henri gravissant les dernières marches de l'escalier, en retirant sa cravate. Il a l'air fatigué. On entend, en « off », la voix de Jeanne.

JEANNE. Henri !

Henri rentre dans la chambre.

JEANNE. Tu allais te coucher sans me dire bonsoir...

HENRI. Je pensais que tu dormais...

Il vient jusqu'au pied du lit et s'approche de Jeanne. Il veut l'embrasser. Elle le repousse, exaspérée par la conduite bizarre d'Henri. Celui-ci recule.

JEANNE. Si tu avais levé le nez, tu aurais vu de la lumière à ma fenêtre... Regarde-moi un peu... Tu n'as pas l'air d'un homme qui revient d'un dîner professionnel.

Henri se sent gêné et baisse la tête.

HENRI. On boit toujours trop...

... Puis tout à coup se redresse, regarde autour de lui, va et vient dans la pièce. Il s'approche d'une valise posée sur une chaise.

HENRI. Alors, si je comprends, tu es prête à partir... Paris, toujours Paris... Tu n'en as pas assez ?

JEANNE. Paris, ça me change ; c'est une distraction.

Henri se retourne et vient près d'elle, son attitude est presque menaçante.

HENRI. Pour toi, peut-être, mais moi, j'en ai assez.

Jeanne, faussement désinvolte, prend une revue et la feuillette.

JEANNE. Oh ! cette fois-ci, je n'aurais pas fait le projet d'aller à Paris, mais tu devais t'absenter.

HENRI. Tu sais pourtant depuis trois jours que mon rendez-vous de Genève est remis au mois prochain.

JEANNE. Oui, mais... après m'être invitée chez Maggy, je n'ai pas osé me décommander...

Henri lui arrache la revue des mains.

HENRI, *violent.* Ne te cherche donc pas d'excuses !

Ils s'affrontent un instant, puis, Henri, gêné de cet éclat, se redresse, fait quelques pas tout en parlant.

HENRI. On ne cherche d'excuses que pour prouver un mensonge... Permets-moi seulement d'être très étonné...

Henri marche dans la chambre et se dirige vers la cheminée (la caméra le suit). Il revient vers le lit.

HENRI. Maggy et toi, vous vous connaissez depuis l'enfance... Elle est ta meilleure amie... Vous êtes intimes... Tu t'invites chez elle quand bon te semble..., mais tu n'oses pas te décommander... C'est très curieux..., c'est même invraisemblable...

JEANNE. Maggy se vexe si facilement...

HENRI. Eh bien ! qu'elle se vexe. Moi, je m'en moque...

Il est au milieu de la pièce. On le distingue à peine. Il va et vient, traversant par moments la zone de lumière, qui nous permet de distinguer ses traits tirés.

HENRI. Et puis, du reste, si elle est aussi pointilleuse que tu le prétends, je me demande pourquoi elle n'est pas vexée de n'être jamais invitée chez nous... Tu vas me faire le plaisir de lui téléphoner demain matin et de lui dire que nous l'attendons pour le prochain week-end...

JEANNE. Il est inutile que je lui téléphone, puisque je la verrai demain.

HENRI. Tu n'as aucune raison d'aller à Paris.

Jeanne se redresse furieuse. La caméra la fixe en gros plan.

JEANNE. Ah ! écoute, Henri, le vin ne te réussit pas... Maggy donne un dîner pour moi... Elle a invité les Dupuis, les Dupas, les Dupré, les Sanders, Raoul Florès...

HENRI, *off.* Evidemment...

JEANNE. Evidemment ? Tu trouves ça drôle ?... Elle a bien le droit d'inviter qui lui plaît...

Henri entre à nouveau dans le champ et se penche sur Jeanne. Il est plus énigmatique que jamais.

HENRI. Et qui te plaît...

JEANNE. Oh ! çà, alors... (*Un silence.*) Si tu le connaissais...

HENRI. Il ne tient qu'à toi que je le connaisse.

JEANNE. Tu es fou ! Tu as la berlue !

HENRI. « Raoul et Maggy », « Maggy et Raoul »... Je n'entends que ça... Puisqu'ils ne se quittent jamais, tu les inviteras tous les deux (**ph. 5**).

A ces mots, Jeanne réagit violemment.

JEANNE. Tu es fou !

HENRI. J'insiste : tu les inviteras tous les deux..., de ma part.

Henri sort du champ.

JEANNE. Tu t'en repentiras... car ils t'ennuieront à mourir.

HENRI, *en off.* M'ennuyer ? Il n'en est pas question !... Je me réjouis, au contraire, de voir de près ces deux personnages qui ont le privilège... de t'amuser. (*Il quitte la chambre.*)

Après le départ d'Henri, la caméra s'approche de Jeanne. On voit en gros plan son visage angoissé.

FONDU

Paris - chambre Maggy jour

Maggy et Jeanne ont le nez dans leur tasse de petit déjeuner. Maggy est en pyjama, sur le lit, tandis que Jeanne, en tenue de voyage, est assise sur l'édredon.

MAGGY. J'ai beau te connaître, tu m'étonneras toujours... Voilà ! tu arrives, tu restes vingt-quatre heures, tu repars aussitôt... et tout ça pour un week-end idiot organisé par ton mari.

Jeanne repose sa tasse, se lève. Maggy enfile ses mules, se lève et la suit et tout en sortant de la chambre...

JEANNE. Je suis venue pour ton dîner... et puis je voudrais te parler...

MAGGY. ... De ce week-end, de cette idée assommante d'Henri... Téléphone-lui ; dis-lui que nous ne pouvons pas venir, que tu restes à Paris. Il passera son dimanche à la pêche et il n'en mourra pas.

JEANNE. C'est impossible ; je ne peux pas, Maggy, tu le sais très bien.

ENCHAINÉ

polo de Bagatelle jour

Raoul, à cheval, tête nue, le maillet à la main, s'emploie à calmer sa monture. Il tourne et galope sur le terrain d'entraînement de Bagatelle, qui est séparé de la route par une longue barrière blanche. Au loin, un second cavalier tourne de la même façon.

La voiture de Jeanne apparaît et s'arrête le long de la barrière. Jeanne fait un signe de la main, descend de voiture, puis se glisse sous la barrière en se dirigeant vers Raoul. Raoul lui-même galope vers elle. Toujours à cheval, il prend la main de Jeanne. Son cheval piaffe, Jeanne marche à côté de lui.

JEANNE. Je pars ; je m'en vais...

RAOUL. J'ai envie de partir avec toi.

JEANNE. Oh non ! si tu partais, Maggy ne viendrait pas. Tu me promets que vous ne serez pas en retard ? J'ai peur.

Jeanne est rêveuse, et pose son visage sur la jambe du cavalier.

RAOUL. De qui ?

JEANNE. De tout.

RAOUL. De toi ?

JEANNE. Non.

RAOUL. Alors, de quoi ?

JEANNE. Je ne sais pas... mais quand je pense à nous deux, je suis toujours inquiète... C'est peut-être ça, l'amour.

FONDU AU NOIR

route de Dijon jour

La voiture de Jeanne roule sur une très jolie route à travers la campagne. Jeanne est au volant, seule. Elle conduit vite. Elle porte des lunettes de soleil. Soudain, le ronronnement du moteur est interrompu par des toussements, puis c'est le silence, la panne. Jeanne fronce les sourcils, essaie de redémarrer, renifle comme si elle sentait une odeur. La voiture glisse doucement, en roue libre, et s'arrête sur le bas côté de la route, très proche d'une rivière calme.

Jeanne descend. Elle ouvre le capot. Il se dégage du moteur un peu de fumée. Jeanne semble désemparée et très contrariée. Elle regarde sa montre, et entendant le bruit d'un moteur de voiture, se précipite sur la route. Une voiture débouche — un vieux tacot genre B. 14 — qui passe devant Jeanne s'en s'arrêter.

ENCHAINÉ

Aucune voiture ne s'est arrêté. Jeanne attend. Son visage est las et irrité. Elle est assise dans sa voiture, les deux portières grandes ouvertes. Elle se lève, se dirige vers la rivière. Soudain on entend un bruit de moteur. Une 2 CV débouche, ralentit et s'arrête devant la voiture de Jeanne. Elle court vers le conducteur (**ph. 6**).

JEANNE. Enfin !... Je n'en crois pas mes yeux !... Monsieur, vous êtes le premier...

Sortant de sa voiture, le conducteur — Bernard — repousse négligemment sa casquette.

BERNARD (*Jean-Marc Bory*). Le premier ? Oh ! vous exagérez...

JEANNE. Non, je n'exagère pas... Monsieur, je suis en panne...

La caméra se recule et contourne la voiture de Jeanne.

BERNARD. Pneu ?

JEANNE. Non, moteur...

Bernard. Moteur ? Alors, je ne suis pas votre homme. Un moteur et moi, ça fait deux...

Jeanne. Si vous pouviez regarder quand même...

Bernard s'assoit dans la voiture de Jeanne et essaie le démarreur. Il regarde Jeanne qui attend son verdict avec anxiété, appuyée au pare-brise. Il sort de la voiture.

Bernard. Elle est morte...

Jeanne. Alors ?

Bernard. Reins ? Poumons ? Intestins ? Je ne suis pas docteur, mais je constate qu'elle est morte. Vous pourriez essayer de la faire opérer.

Il se penche maintenant vers le moteur et tripote quelque chose. Jeanne lui prend le bras.

Jeanne. Pour ça, il faudrait que vous me conduisiez jusqu'au prochain village ? Qui dit village dit garage. Là, je me débrouillerai.

Bernard. Montez.

Avec flegme, Bernard invite Jeanne à monter dans la 2 CV. Il s'y installe lui-même et démarre, laissant la 203 les deux portières grandes-ouvertes.

Jeanne. Je vais jusqu'à Dijon et je suis très pressée... Vous êtes du pays ?

Bernard. Non, je le visite.

Enchainé

intérieur - garage jour

C'est un garage à l'aspect vieillot, encombré d'accessoires et d'outils. Quelqu'un, qu'on voit mal, siffle très fort. On entend également des bruits d'outils. On voit s'arrêter la 2 CV dans la rue. Jeanne descend et se dirige vers le garage.

Jeanne. Il y a quelqu'un ?

Une voix. Présent !

Jeanne. Il n'y a personne ?

Une voix. Présent !

Jeanne baisse la tête en direction de la voix et s'approche d'un mécano accroupi devant un vélo retourné.

Jeanne. Pardon, je ne vous avais pas vu. J'ai un ennui, je suis en panne... Je suis en panne !

On aperçoit alors un autre mécano occupé sous le capot d'une autre voiture.

Le mécano. Vous fatiguez pas, il est sourd... Ah ! Oh ! c'est ça, votre voiture ?

Jeanne. Oh ! non, ce serait trop beau ! Ma voiture à moi est sur la route. Oh ! pas très loin ; elle est à six kilomètres.

Le mécano. Ça tombe mal ! Qu'est-ce que c'est ?

Jeanne. Une 203.

Le mécano. Vous dites ?

Jeanne. Une 203.

Le mécano. Alors ça tombe encore plus mal, car ici, c'est un garage Renault. Allons ! allons ! ma petite dame, ne vous énervez pas. Je ne demande pas mieux de vous aider ; mais pour ça, il faudrait que vous attendiez...

Jeanne. Mais je ne peux pas attendre ! Je suis horriblement pressée.

Le mécano. Mais je suis en train de réparer la dépanneuse !

Jeanne. Vous avez le téléphone, au moins ?

Le mécano. Au fond, dans le magasin.

Pendant cette discussion, Bernard est entré dans le garage.

Bernard. Vous n'avez plus besoin de moi ?

Jeanne. Non, je ne crois pas, merci. Je vous remercie.

Jeanne se dirige vers le téléphone. Bernard demande au mécano quelques explications.

Bernard. Quelle est la meilleure route pour aller à Montbard ?...

Jeanne, très nerveuse, demande son numéro.

Jeanne. Allô ! Allô ! je voudrais le 413 à Dijon.

Discussion à peine perceptible de Bernard et du mécano. Bernard satisfait, s'apprête à partir, quand Jeanne, toujours au téléphone, semble avoir une idée géniale...

Jeanne. Allô ! Mademoiselle, annulez la communication. Monsieur ! Monsieur !

Un temps. Jeanne court vers Bernard et le rejoint.

Jeanne. Monsieur, je vais être indiscrète, je suis confuse..., mais si vous allez à Dijon, auriez-vous la bonté de m'y déposer ?

Bernard. Moi, je veux bien, mais... ce n'est qu'une simple 2 CV.

Jeanne s'installe dans la 2 CV qui démarre.

Jeanne. Oh ! pourvu que ça roule...

Bernard. Oui, mais je dois vous dire que je ne roule pas vite... J'ai horreur de la vitesse... De plus, il faut que je m'arrête à Montbard, chez un de mes anciens professeurs. Je lui apporte des livres.

Jeanne. Vous n'en aurez pas pour longtemps ?

Bernard. Trois secondes.

Jeanne. Oh bien ! alors, c'est parfait.

La 2 CV roule lentement. Bernard conduit sans prêter attention à sa passagère. Jeanne se regarde dans la glace de son poudrier, puis, soudain elle pense.

Jeanne. Ma valise... (*Se parlant à elle-même.*) Tant pis !... Je la ferai prendre par une voiture du journal... Pourvu que je sois rentrée à huit heures, c'est tout ce que je demande.

Un silence. La voiture roule toujours lentement. Bernard tout à coup soulève sa casquette.

Bernard. Bernard Dubois-Lambert...

Jeanne, entendant ce nom, dévisage Bernard avec curiosité.

JEANNE. Dubois-Lambert ? Je connais un Dubois-Lambert qui joue au golf à Saint-Cloud... Jacques Dubois-Lambert.

BERNARD. C'est mon cousin, et je l'évite comme la peste.

JEANNE, *pincée.* Il est pourtant charmant... Les Dubois-Lambert, si je ne me trompe, sont parents des Kléber..., le sucre ?...

BERNARD. On le dit...

JEANNE. Et des Thiébaut-Leroy..., la laine ?... Et des Dupas ?... (*Très excitée.*) Je connais tout ce monde-là ; c'est presque ma famille... Maggy Thiébaut-Leroy est mon amie intime.

BERNARD. Je vous plains.

JEANNE, *choquée.* Vous la connaissez ?

BERNARD. Oh ! non, Dieu merci !... Je ne la connais que de réputation. Je fuis tous ces gens-là. Je les ai en horreur.

Jeanne tout à fait choquée, se renfrogne et ne dit plus un mot. Long silence.

JEANNE, *soudain et avec impatience.* Il est vrai que vous ne roulez pas vite... Vous ne vous pressez pas !

BERNARD. Je fais ce que je peux.

Jeanne hausse les épaules.

ENCHAINÉ

La 2 CV, que l'on voit de derrière, descend une jolie petite route et s'apprête à entrer dans un village. Derrière elle, surgit une voiture anglaise (klaxon impératif de la voiture) qui double très rapidement la 2 CV. Jeanne voit la voiture les dépasser et disparaître.

BERNARD, *entre ses dents.* Des fous dangereux...

JEANNE, *hurlant.* Raoul... Maggy...

BERNARD. Quoi ?

JEANNE. Oh ! dépêchez-vous, dépêchez-vous, je vous en supplie ! Essayez de les rattraper...

BERNARD. Qui voulez-vous que je rattrape ?

JEANNE. Eux ! Ils dînent chez moi, ce soir... J'en pleurerais !...

BERNARD, *grave.* Alors, il ne fallait pas les inviter.

JEANNE, *furieuse.* Je ne vous trouve pas du tout drôle.

BERNARD. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

Bernard, sans se préoccuper de la fureur de Jeanne, met le bras pour tourner. Il quitte la route et s'engage dans un chemin encore plus pittoresque.

JEANNE. Mais où allez-vous ?

BERNARD. Je me permets de vous rappeler ce que je vous ai dit... Il faut que je m'arrête un instant chez un de mes anciens professeurs.

La 2 CV s'arrête sur la petite place d'un hameau, devant une vieille maison provinciale. Bernard descend de la voiture et franchit rapidement les escaliers de la maison.

ENCHAINÉ

Jeanne, qui est descendue de la 2 CV, fait les cent pas devant la maison. Elle semble de plus en plus énervée. Une troupe de scouts passe... Jeanne, excédée, va jusqu'à la 2 CV et klaxonne. Bernard apparaît sur le perron.

BERNARD. Trois secondes, encore trois secondes.

Il disparaît à nouveau tandis que Jeanne recommence à faire les cent pas sur la place, en soupirant. Au bout d'un moment, elle lève les yeux vers la fenêtre entrouverte, trépigne, puis, résolue, va d'un pas rapide en direction de la 2 CV. Elle se met au volant, cherche les manettes de commande et, pendant ce temps, la voiture glisse vers une mare. Ayant trouvé le démarreur, Jeanne fait une manœuvre de marche arrière, tandis qu'apparaît Bernard, un peu affolé, portant une lourde pierre.

JEANNE. Non ! non ! la plaisanterie a assez duré !

BERNARD. Mais, Madame, je ne vous ai pas obligée à venir avec moi.

JEANNE. Vous m'aviez dit : trois secondes.

BERNARD. Trois secondes, c'est vite dit.

JEANNE. Vous m'avez fait perdre trois quarts d'heure.

BERNARD. Et je m'en excuse. Je ne me doutais pas que mon vieil ami était souffrant. Il est malade ; ma visite lui faisait plaisir. Il m'avait préparé des biscuits et du vin blanc ; il m'a retenu. Je lui aurais fait beaucoup de peine en ne passant chez lui qu'en coup de vent, comme un indifférent.

Pendant ce dialogue, Bernard a callé la pierre à l'arrière de la voiture et, Jeanne s'étant poussée, il s'installe au volant et démarre.

route du manoir de « Montauger » fin de jour

La 2 CV reprend la route que nous connaissons, celle que Jeanne avait prise une première fois quand elle allait chez elle. A un carrefour...

JEANNE. C'est à droite.

JEANNE. Quelle heure est-il ?... Huit heures et demie ! C'est affreux...

BERNARD. Vos amis, s'ils sont vraiment vos amis, ne vous en voudront pas d'être en retard.

JEANNE. J'aurais voulu être là pour les recevoir... Mon mari ne les connaît pour ainsi dire pas.

BERNARD. Vous avez des amis que votre mari ne connaît pas ?...

JEANNE. ... Parce qu'il n'avait pas l'envie de les connaître.

BERNARD. C'est un ours ?

JEANNE. C'est ça : c'est un ours... C'est tout à fait ça.

BERNARD. Et vous avez peur que cet ours fasse peur à vos amis ?

JEANNE. Précisément.

BERNARD. Alors, comme ça, vous avez épousé un ours ?...

JEANNE. Qui est propriétaire du *Moniteur de Bourgogne.*

BERNARD. Le matin, quand il sort de chez lui, tout le quartier est aux fenêtres ?...

JEANNE. Nous habitons aux environs de Dijon... Et puis, on est habitué.

BERNARD. Racontez-moi. Est-il brun ?

JEANNE. Oui.

BERNARD. Grand ? Gros ? Enorme ?

JEANNE. Très grand.

BERNARD. Alors, c'est un *Ursus giganteus*. Porte-t-il un casquette ?

JEANNE. Quelquefois.

BERNARD. Il parle plusieurs langues, conduit lui-même sa voiture et ne mange que du miel, des œufs et des fruits. Mais il est sujet à de violentes colères, et n'hésite pas à étouffer les gens qui lui déplaisent.

JEANNE. On dirait que vous le connaissez.

BERNARD. Je connais les bêtes...

La voiture arrive à l'entrée du parc.

JEANNE. C'est là.

Engagée dans l'allée du manoir, la 2 CV roule doucement.

BERNARD. Ciel !... Je distingue deux cadavres aplatis dans des fauteuils. Je vois un grand ours brun qui nous regarde. C'est votre époux ?

Effectivement on aperçoit sur la terrasse du manoir Raoul et Maggy qui sont enfoncés dans des fauteuils, verres en main, tandis qu'Henri, appuyé contre une fenêtre, met sa main sur ses yeux et regarde en direction de la voiture, qui s'arrête devant la terrasse.

Jeanne, prise d'un énorme fou rire, descend de la 2 CV. Henri et Raoul se sont levés et viennent à elle. De l'autre côté de la voiture, Bernard, impassible, s'approche. Jeanne rit de plus belle, pendant que Raoul lui baise la main et que Maggy lui tend les bras. Jeanne reste plantée devant Henri qui la regarde sans comprendre. Chaque fois qu'elle le regarde, ou qu'elle regarde Bernard, son fou rire reprend.

façade manoir " Montauger "

JEANNE, *elle peut à peine articuler.* C'est nerveux, c'est nerveux.

Ils se regardent et paraissent très surpris. Entraînés par le rire de Jeanne, eux aussi éclatent. Riant toujours aux larmes, Jeanne essaie d'articuler **(ph. 7)**.

JEANNE. Je vois un ours brun.

HENRI, *à Bernard.* Il y a longtemps qu'elle est comme ça ?

BERNARD. Non... C'est en arrivant...

N'en pouvant plus Jeanne se sauve en courant et disparaît dans la maison. L'attention d'Henri se porte alors sur Bernard.

HENRI. Henri Tournier... Je suis son mari.

BERNARD. C'est ce que j'ai cru comprendre !

Au loin, on entend le rire de Jeanne, toujours aussi saccadé. Bernard s'avance vers Henri.

BERNARD. Bernard Dubois-Lambert.

A ces mots, Maggy et Raoul entrent dans le champ.

MAGGY. Vous êtes le fils de François ?

BERNARD. Le neveu.

RAOUL. François..., un de mes meilleurs amis... Je ne l'ai pas vu depuis un siècle.

Henri sert un verre à Bernard et l'interroge.

HENRI. Que s'est-il passé ?

BERNARD. J'ai trouvé madame Tournier sur la petite route de Montbard, à cent cinquante kilomètres d'ici... Il y avait je ne sais combien de temps que sa voiture était en panne...

HENRI. Je vous en remercie. C'est très aimable à vous...

BERNARD. Oh ! remerciez la chance, et ne me remerciez pas. J'allais de toute façon passer la nuit à Dijon.

HENRI. A Dijon !... Jamais de la vie : vous allez me faire le plaisir de dîner avec nous... Et de passer la nuit ici.

BERNARD. Mais...

HENRI. Il n'y a pas de « mais »... J'y tiens.

BERNARD. Je ne voudrais pas...

HENRI. Et moi, je veux... Excusez-moi un instant.

Pendant tout ce dialogue, nous apercevrons à plusieurs reprises les personnages vus par Jeanne de sa fenêtre du premier étage. Elle va et vient entre sa chambre et la salle de bains se préparant pour le dîner.

Aux derniers mots, Henri s'est dirigé vers la maison. Bernard, resté seul, se retourne vers le jardin, fait quelques pas. Au loin, Maggy et Raoul marchent bras-dessus bras-dessous.

chambre de Jeanne fin de jour

Jeanne est à sa coiffeuse. Elle se met de l'eau de toilette, se contemple langoureusement et nous apercevons son reflet dans le miroir. Soudain, la porte s'ouvre. Henri entre et, sans bruit, vient se placer derrière Jeanne dont il enlace les épaules. Surprise, Jeanne sursaute et se retourne.

JEANNE. Henri... Laisse... Tu vas me décoiffer.

HENRI. Mais tu n'es pas coiffée !

JEANNE. Laisse-moi, je t'en prie ; ils attendent...

Jeanne, irritée par l'attitude d'Henri, se lève, passe devant son mari qui la rattrape et veut la serrer dans ses bras.

JEANNE. Mais qu'est-ce que tu as ?

HENRI. Je me le demande.

JEANNE. As-tu dit à Coudray de rajouter un couvert ?

HENRI. Oui.

JEANNE. As-tu fait préparer une chambre ?

HENRI. J'y vais.

JEANNE. Laquelle ?

HENRI. La verte.

Henri sort. Jeanne se rassoit devant sa coiffeuse Au loin, elle entend les conversations de ses hôtes dont les voix sont couvertes par les bruits du gravier et, tout en se maquillant, elle tend l'oreille vers la fenêtre ouverte.

BERNARD, *off*. Quelle jolie maison !... Quel beau pays !...

MAGGY, *off*. Pour moi, c'est trop loin du bord de la mer... Que voulez-vous qu'on fasse ici, toute la journée ?

BERNARD, *off*. On peut se faire une vie.

MAGGY, *off*. Demandez donc à Jeanne ce qu'elle en pense !

BERNARD, *off*. A Jeanne ?

RAOUL, *off*. Madame Tournier.

ENCHAINÉ

terrasse manoir " Montauger " fin de jour

Bernard, Maggy et Raoul sont sur le seuil de la terrasse et bavardent.

MAGGY. Je vous jure qu'elle saute sur la moindre occasion d'aller à Paris ! Paris, c'est quand même autre chose. La vie s'invente d'elle-même.

BERNARD. ... Et puis vous laisse en rade.

RAOUL, *pour faire diversion*. Je suis comme vous : je trouve que ces maisons de province ont beaucoup de charme. Au fond du cœur, j'en ai la nostalgie... « Le vert paradis des amours enfantines... »

Le domestique, l'air maussade, apparaît à la porte de la bibliothèque.

COUDRAY, *à Bernard*. Si Monsieur veut me suivre, je lui montrerai sa chambre.

Bernard s'excuse et suit Coudray.

RAOUL. Rentrons.

chambre et escalier Jeanne fin de jour

Jeanne achève de se préparer, prend un bracelet, ouvre la chambre et sort dans le couloir du premier étage. Elle aperçoit Coudray et Bernard qui débouchent sur le palier. Bernard regarde autour de lui avec curiosité.

BERNARD, *à Jeanne, avec ironie*. Monsieur Tournier a beaucoup insisté pour que je passe la nuit sous votre toit.

JEANNE. Vous m'en voyez ravie... (*A Coudray.*) Le dîner dans cinq minutes.

COUDRAY. Bien, Madame.

Pendant que Jeanne disparaît dans l'escalier, Coudray conduit Bernard à sa chambre et s'efface pour le laisser entrer.

FONDU

bibliothèque fin de jour

Raoul et Maggy sont seuls dans la bibliothèque. Maggy examine les disques d'Henri. La porte s'ouvre. Jeanne apparaît et, aussitôt Raoul vient à elle et lui baise les deux mains.

JEANNE, *à Raoul et à Maggy*. Vous me pardonnez ?

MAGGY. Tu es calmée ?

JEANNE. Je suis confuse.

Raoul entraîne Jeanne un peu à l'écart, ils s'asseyent et Raoul lui prend la main. Jeanne semble gênée.

RAOUL. Jamais... Je ne vous avais jamais vue rire..., rire vraiment... Que vous a-t-il dit, ce jeune homme ?

MAGGY. Pourquoi diable ton mari l'a-t-il retenu ? Je le trouve bête et prétentieux. C'est le type même du garçon qui me tape...

La porte du salon s'ouvre et Henri apparaît. Jeanne dégage précipitamment sa main et se lève.

HENRI. ... Sur les nerfs.

Après un silence Coudray ouvre la porte et annonce.

COUDRAY. Madame est servie.

salle à manger crépuscule

Les invités arrivent dans la salle à manger. En tête, Maggy au bras d'Henri. Maggy regarde autour d'elle..., voit entrer Bernard qui vient de sa chambre.

MAGGY. Ça ne me rajeunit pas...

... Et les convives s'installent autour de la table.

HENRI. Quoi ?

MAGGY. Eh bien ! tout ça, ces murs, ces choses... Vous n'avez rien changé... Courage ou paresse ?

Jeanne indique sa place à chaque invité...

JEANNE. Maggy à droite d'Henri, naturellement... Vous, Raoul...

... Pendant qu'Henri continue son dialogue avec Maggy. Ils sont maintenant tous assis.

HENRI. Si j'avais tout changé, où voudriez-vous que je retrouve mon enfance et ma jeunesse ? Ici, tout me rajeunit.

MAGGY. Bien sûr. En province, il n'y a pas de problème ; mais si vous habitiez Paris... Rendez-vous compte, mon cher Henri, que toute l'avenue Foch est meublée en Louis XV. Je passe ma vie à courir les antiquaires...

Coudray présente la soupière à Maggy.

MAGGY. Non, non, jamais de soupe.

HENRI. Et cela vous rajeunit de dormir dans le vieux lit d'amour ou de mort de n'importe quel inconnu ?

MAGGY. Je ne pense pas à ça.

HENRI. Ah !...

Coudray sert Jeanne qui prend très peu de soupe, puis Raoul qui en prend beaucoup.

MAGGY. Non, moi, je pense seulement à ne pas détonner.

HENRI. Seriez-vous capable de détonation ?

JEANNE. Henri...

Raoul ne peut s'empêcher de sourire.

ENCHAINÉ

Nous sommes toujours dans la salle à manger. Les personnages semblent contractés, sauf Henri, qui caricature le mari amoureux et Bernard qui semble absolument indifférent et étranger à tous ces mots échangés.

MAGGY. Savez-vous que Raoul est allé en Russie ?

HENRI. Non ?

VOIX. Les craintes de Jeanne se justifiaient : le dîner était sinistre ; Raoul, poliment, peuplait les silences.

Jeanne fait un effort pour revenir sur terre et regarde intensément Raoul qui parle.

RAOUL. ... Oui, c'est ahurissant : les frontières ne sont qu'une ligne, qu'on peut franchir d'un pas ; ce pas une fois franchi, on se trouve à l'étranger.

JEANNE. Les Russes sont-ils vraiment des étrangers ?

RAOUL. Pour moi qui suis Espagnol, pas plus que les Français ou les Allemands.

MAGGY. Oh ! les Allemands, c'est aller un peu loin. Oh ! un oiseau...

Maggy lève les yeux et pousse un cri. Henri la regarde et hausse les épaules.

HENRI. Coudray, allumez une bougie.

BERNARD :

Je suis oiseau, voyez mes ailes ;
Je suis souris, vivent les rats !

HENRI. Cet oiseau est une inoffensive chauve-souris, ma petite Maggy. Vous avez bien oublié votre enfance !

A ces mots, Maggy prend sa serviette et se couvre la tête. Elle semble absolument effrayée et, en mondaine qu'elle est, joue son personnage au superlatif. Dans l'obscurité, pendant que Coudray s'occupe à chasser l'animal, Henri reprend la conversation.

HENRI, *à Raoul.* Continuez, je vous en prie... Vous disiez qu'à Moscou...

RAOUL. En voyage, on est surtout frappé par les différences ; et à Moscou, je n'ai vu ni chien, ni mendiant, ni voitures d'enfants, ni bicyclistes.

MAGGY. C'est idéal...

HENRI. Mais le peuple a-t-il l'air heureux ?

RAOUL. Connaissez-vous un pays où le peuple ait l'air d'être heureux ? C'est la saison qui décide de la physionomie des gens. Qu'il pleuve, qu'il fasse froid, et tout le monde a l'air grincheux ; mais lorsqu'il fait beau temps... le soleil illumine les visages.

Pendant cette conversation on perçoit, malgré l'obscurité, un jeu de regards entre Raoul, Jeanne et Henri. Enfin (bruits d'ailes) Coudray ferme la fenêtre, puis va rallumer.

COUDRAY. Elle est sortie !

MAGGY. La sale bête !

RAOUL. Je n'ai été en Russie qu'en touriste.

HENRI. Alors vous n'avez rien vu.

RAOUL. J'y ai retrouvé Dostoïevsky, Tolstoï, Gogol...

MAGGY, *fièrement.* Raoul a des amis partout.

Tous les convives rient.

JEANNE, *à Raoul, tout en regardant Henri.* Racontez encore... Moi, la Russie, j'en rêve.

HENRI, *à Jeanne.* Ma chérie, est-ce possible ?

JEANNE. Oui.

Le regard de Jeanne, qui fixe avec inquiétude Raoul, est accompagné d'un sourire curieux. Elle se tourne vers Henri, le dévisage et son sourire se fige.

HENRI. Tu rêves d'aller en Russie ? Pourquoi ne le disais-tu pas ? Je croyais que c'était à Florence que nous devions aller tous les deux... en amoureux, comme tu le voulais.

Jeanne semble très surprise.

MAGGY. En amoureux ?

HENRI. Eh oui !... ma petite Maggy ! Après huit ans de mariage, cela vous étonne ? Mais c'est comme cela. Jeanne et moi, nous ne sommes pas des girouettes.

MAGGY. Mes compliments...

Henri lève son verre.

HENRI, *à Jeanne.* A nos amours, ma chérie !

Jeanne, que l'on distingue en gros plan, est au comble de la gêne. Elle lève quand même son verre, mais boit sans regarder Henri. Elle constate avec désespoir la mine renfrognée de Raoul et en rougit.

HENRI. Tu rougis ?

ENCHAINÉ

Nous sommes au dessert. La main de Jeanne prend une fraise dans son assiette et la porte à sa bouche. On entend Henri (off) remercier Coudray. Raoul, de son côté, mange en silence, tête baissée. Rompant le silence, Jeanne s'adresse à Henri.

JEANNE. As-tu donné des ordres à Coudray pour demain matin ?

HENRI. Que veux-tu dire ?

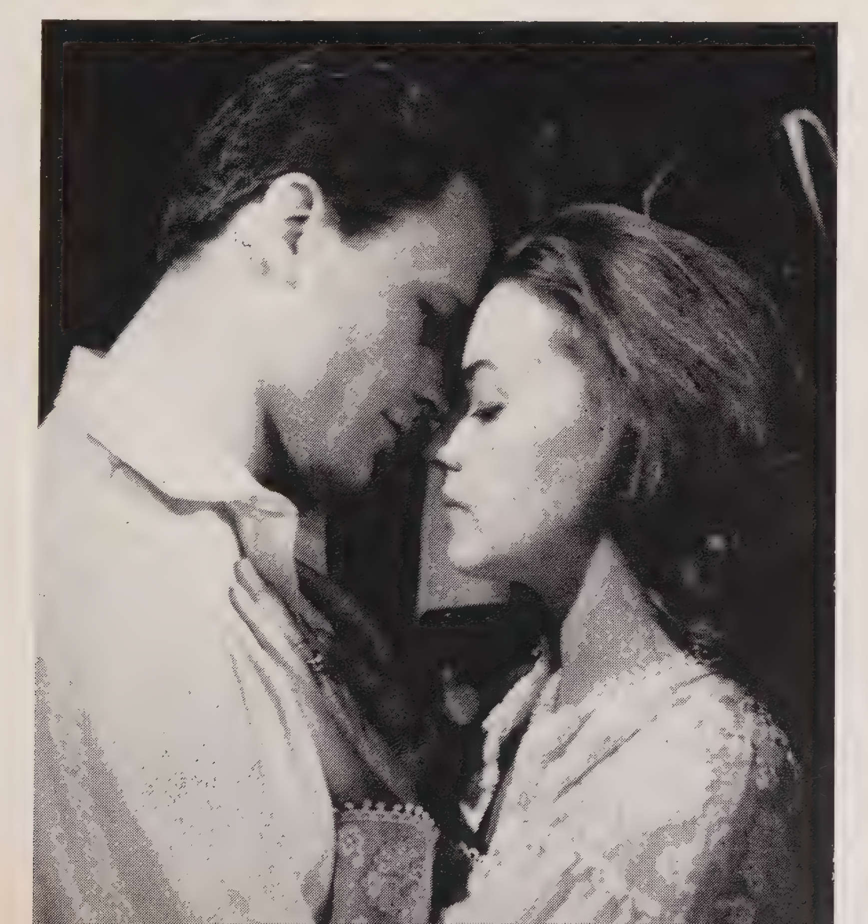
JEANNE. Tu ne vas pas pêcher aux étangs d'Arcilly ?

12

La chambre de Catherine, la fille de Jeanne (p. 33)

Patricia Garcin
et Jeanne Moreau.

JEANNE, *dans un souffle :* Dors, mon bébé ! Dors, ma chérie, ma mignonne, mon ange !



13

Dans la chambre de Jeanne (p. 33).

J.-M. Bory et Jeanne Moreau.

Une fois entrés, et la pièce éclairée, Jeanne se dirige vers sa penderie qu'elle ouvre, et se retourne vers Bernard.

Dans la chambre de Jeanne (page 33).

J.M. Bory et Jeanne Moreau.

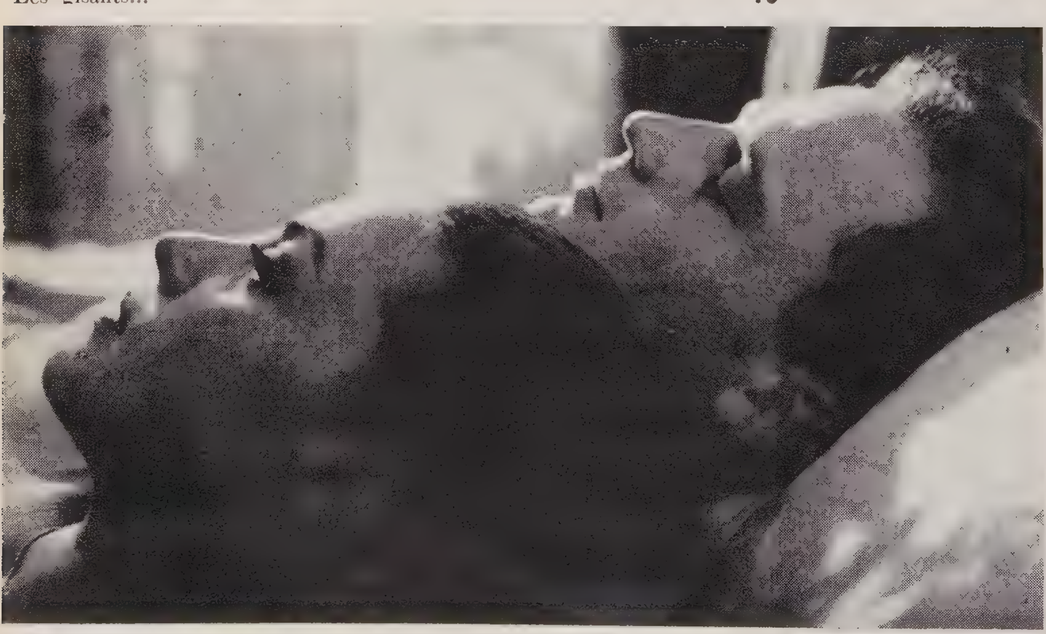
BERNARD : Je t'aime, j'aime tout le monde, j'aime Catherine.

14

Dans la chambre de Jeanne (p. 33).
J.-M. Bory et Jeanne Moreau.

Les gisants...

16



15

Dans la
(p. 33).

J.-M. Bo

JEANNE
heureus
J'aurais
vie... J
Tu dors

17

Dans la
Jeanne (

J.-M. Bo

BERNAR
que nou
tir... N
seuls, d

bre de Jeanne

Jeanne Moreau.

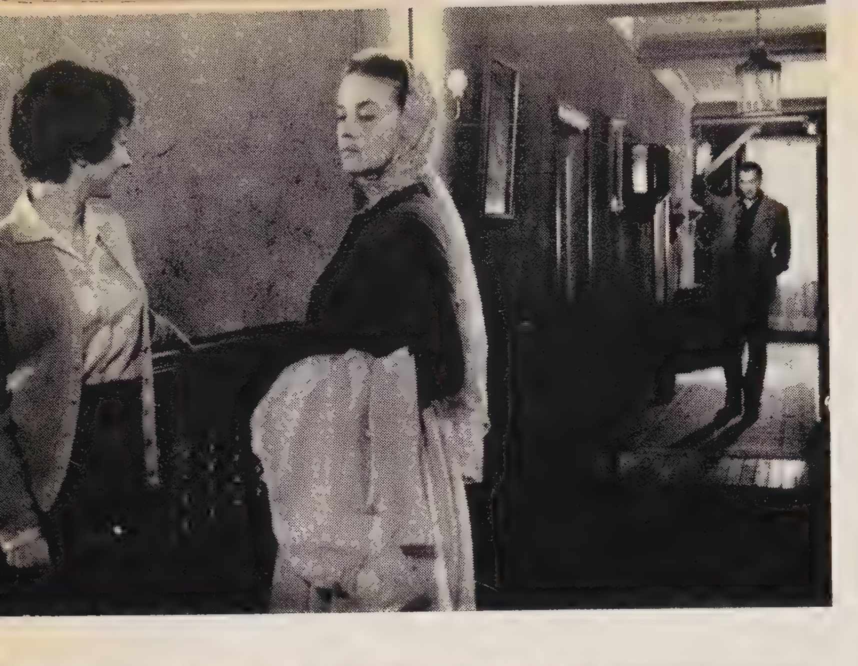
! Je suis si
i heureuse !
sé toute ma
is m'habiller.

de bains de

Jeanne Moreau.

est cette nuit
rions dû par-
serions loin,
autre matin.






18

Le matin, Maggy sort de sa chambre (p. 34).

Judith Magre, Jeanne Moreau et José-Luis Villalonga.

MAGGY : Ah ! çà, alors ! les bras m'en tombent. Tu le connaissais ?

JEANNE : Tais-toi, Maggy, et n'essaie pas de comprendre. Tu ne comprendras jamais.



19

Dans le couloir du premier étage (p. 34).
J.-M. Bory et J.-L. Villalonga.
RAOUL, *à Bernard.* Comment ! vous êtes déjà levé ! Vous partez ?



20

Dans un café de campagne, au petit jour (p. 35).

Jeanne Moreau et Jean-Marc Bory.

BERNARD : Jeanne... Jeanne, le soleil.

Henri. Non. Je comptais rester avec vous.

Jeanne. C'est un grand sacrifice, qu'il vous fait... La pêche est son plus grand plaisir.

Raoul. Je passais mon temps à la pêche..., mais le polo m'a privé des joies de la nature.

Henri. Je vous admire de pratiquer ce « croquet à cheval ».

Raoul. Pourquoi donc ?

Henri parle à Raoul en le fixant d'un air un peu ironique, tandis que Maggy fait des mines devant un poudrier.

Henri. Je déteste la compétition. Je ne supporte pas d'être battu... (**ph. 8**).

Maggy. Vous croyez qu'en amour, on ne risque pas d'être battu ?

Henri. Maggy, vous parlez de l'amour en sportive.

Jeanne, *choquée.* Henri !... Je t'en prie !

Raoul, *pour changer de sujet.* Les étangs d'Arcilly... Si vous n'avez pas vraiment renoncé à y aller, je serais très curieux de vous y accompagner.

Maggy. Les étangs d'Arcilly..., je ne connais que ça ! Moi, je suis du pays. Oui, oui, allons tous à la pêche ; ça me rajeunira.

Henri. Mais, Maggy, vous semblez oublier... Vous sentez-vous capable de vous lever à trois heures du matin ?

Maggy. A Paris, on ne se couche jamais avant quatre heures... Pour une fois, je me lèverai à l'heure où je me couche ; ça me changera.

Tous les convives viennent de se lever et se dirigent vers la porte. Henri rattrape Jeanne au passage et la saisit par la taille.

Henri. Qu'en dis-tu, ma chérie ?

Jeanne. Ça sera comme tu voudras...

Jeanne se dégage avec brusquerie et tourne un regard inquiet vers Raoul. Volontairement et avec assurance, elle lui prend le bras. Tous, en passant dans le salon obscur, dirigent leurs pas vers la bibliothèque.

Henri. Alors, la pêche, ça vous amuse ?

Raoul. Ça m'intéresse.

Henri. Dans ce cas-là, je ne demande pas mieux... (*A Bernard.*) Serez-vous des nôtres ?

Bernard. Non, car...

Maggy. Car Monsieur ne s'intéresse qu'aux oiseaux.

Henri. Ornithologue ?

Bernard. Non : archéologue.

Maggy. C'est du pareil au même !

bibliothèque nuit

Au premier plan, Raoul et Maggy sont installés sur le canapé. Maggy, songeuse, semble écouter une musique ancienne diffusée en sourdine. Raoul feuillette une revue. Jeanne sert le café et les liqueurs. Au fond de la pièce, Henri juché sur l'échelle sort d'un rayon de la bibliothèque deux énormes livres qu'il tend à Bernard.

Henri. Regardez donc ces deux volumes... fort peu connus, édités au XVIII[e] siècle... sur l'archéologie... aux environs d'Autun... Je les crois dignes d'intérêt.

Bernard. Châtillon est tout près d'ici ?

Henri. Ce n'est pas loin...

Bernard. Vous connaissez naturellement les objets de bronze et d'or qu'on vient d'y découvrir ?

Henri. Bien sûr.

Jeanne leur porte le café. Henri refuse. Bernard accepte. Jeanne revient vers le canapé, tandis qu'Henri observe le moindre de ses gestes. Jeanne s'asseoit sur le bras du canapé, à côté de Maggy.

Maggy, *à Jeanne.* Mais non, je ne lui en veux pas ; il a toujours eu la manie de me taquiner... Mais, dis-moi, cachottière, avec toi, il est charmant...

Raoul feuillette toujours un magazine, il paraît rêveur. Jeanne se penche vers lui. Raoul faisant semblant d'être absorbé par sa lecture, consent à tourner la tête.

Jeanne. Raoul, où êtes-vous ?

Raoul. Je suis dans mes illusions... A la foire des Invalides.

Jeanne, *suppliante.* Non, je vous en prie, ne vous fiez pas aux apparences. Henri n'est jamais comme ça. Ce soir, il joue la comédie.

Raoul. Les comédiens qui jouent bien disent la vérité.

Le ton s'élève peu à peu et, sans qu'ils s'en aperçoivent, Henri apparaît au second plan, pour se servir un verre de Cognac. Il écoute.

Jeanne. Ils vous font croire à des mensonges !

Raoul. Non, ils disent la vérité.

Maggy. Ah non ! je ne suis pas venue ici pour assister à des disputes. N'empêche que je comprends Raoul.

Jeanne. N'empêche que vous n'y comprenez rien.

Henri fait tinter son verre. Jeanne se retourne et se lève brusquement (**ph. 9**).

Henri. Toi, ma chérie, quels sont tes projets ?

Jeanne. Quels projets ?

Henri. Je te parle de demain.

Jeanne. Eh bien !... demain, j'irai avec vous...

Coudray entre en apportant un plateau de rafraîchissements.

Jeanne. ... Et c'est justement pourquoi je vais aller me coucher.

Maggy. Attends un peu ! Moi aussi, je vais me coucher.

Jeanne. La journée a été longue, et je suis morte.

Henri, *à Coudray.* Vous nous réveillerez à quatre heures, sauf Monsieur.

Coudray approuve de la tête et, son plateau à la main, il attend que tout le monde soit sorti.

JEANNE, *à Bernard.* Alors, bonsoir.

BERNARD. Je ne sais comment vous remercier.

JEANNE. C'est moi qui vous remercie. Bon voyage!

MAGGY et RAOUL. Bonsoir... Bonsoir...

Quittant la pièce le dernier, Henri s'approche de Bernard et lui serre la main.

HENRI. Vous avez des cigarettes. Le whisky est là. Mettez tous les disques que vous voudrez... Vous êtes chez vous...

BERNARD. Bonsoir, et merci encore...

Resté seul, Bernard va jusqu'au meuble « Hi-Fi » et fouille dans les disques, tandis que Coudray ferme les portes.

premier étage nuit

Jeanne, Maggy et Raoul arrivent en haut de l'escalier. Ils ont un air sinistre. La chambre de Maggy étant la première, Jeanne embrasse son amie, tandis qu'Henri les rejoint.

MAGGY. Bonsoir, chérie. Bonsoir, Henri... Oh ! le parfum du bon vieux temps...

Jeanne s'apprête à dire bonsoir aux deux hommes, mais Henri la prend par le bras, et l'entraîne vers le fond du couloir, suivi par Raoul.

(On entend la musique montée de la bibliothèque.)

Du fond du couloir, on voit s'avancer Jeanne et Henri, puis Raoul, qui s'arrêtent devant deux portes face à face. Raoul baise la main de Jeanne, salue Henri et entre dans la chambre de droite. Avant de fermer sa porte il se retourne et voit Henri faire entrer Jeanne dans la chambre de gauche (c'est celle d'Henri). Henri éteint le plafonnier du couloir et s'adresse à Raoul, tout en fermant la porte.

HENRI. Je vous souhaite une bonne nuit.

Raoul repousse la porte, sans la fermer complètement. Le couloir est éclairé par la lune, qui entre par la fenêtre du fond. On entend, légèrement assourdie, une conversation entre Henri et Jeanne avec éclats de voix. Jeanne sort de la chambre d'Henri. Raoul, qui la guette, l'attrape au passage et l'attire vers lui, presque brutalement. (Leurs répliques sont chuchotées, à peine perceptibles.)

JEANNE. Non, non... Ici, non, c'est impossible... Ne comprends-tu pas ?

RAOUL. Je comprends tout.

JEANNE. J'ai peur ; j'ai trop peur. C'est dangereux et c'est bête.

RAOUL. Reste.

JEANNE. Je ne peux pas.

Le couloir reste vide un instant, puis Jeanne reparaît éperdue en s'enfuyant vers sa chambre. La porte d'Henri, qui s'était entrouverte, se referme doucement.

ENCHAINÉ

chambre de Jeanne nuit

Entrée précipitamment, Jeanne reprend son souffle et commence à se déshabiller. (On entend toujours la musique.) Elle quitte ses vêtements comme si elle se libérait d'une camisole de force, comme si elle étouffait. Elle va et vient de la chambre à la salle de bains. Nous la voyons apparaître en chemise de nuit. Elle revient dans la salle de bains, défait ses cheveux, enlève les épingles. Très nerveuse, ses gestes sont maladroits. Elle fixe son image dans le miroir.

VOIX. **Son univers s'écroulait : un mari odieux, un amant devenu presque ridicule. Jeanne s'était crue dans un drame, mais ce n'était qu'un vaudeville. Elle eut soudain envie d'être quelqu'un d'autre.**

Jeanne se dirige vers la baignoire et se fait couler un bain. Elle s'assied sur une chaise basse et continue à se défaire les cheveux. La baignoire remplie, elle revient dans sa chambre. Elle se brosse les cheveux avec beaucoup d'attention. Elle a chaud... et écoute la musique qui vient d'en bas par la fenêtre entrouverte. Dans le silence de la nuit, cette musique prend une force obsédante. Jeanne s'arrête presque intriguée et écoute. Instinctivement, et comme malgré elle, elle fredonne le thème. Elle est de plus en plus nerveuse. Bientôt elle ne tient plus et se lève comme un automate. Tout en passant une légère robe de chambre en nylon, elle sort de sa chambre et descend rapidement l'escalier.

bibliothèque nuit

Jeanne vient d'entrer : la pièce est éclairée, mais vide (musique très forte). Elle se dirige vers l'appareil et l'arrête. Elle range le disque et aperçoit le veston de Bernard posé négligemment sur un fauteuil. Elle le prend du bout des doigts, s'approche du bureau pour fermer le grand in-folio que lisait Bernard, puis va ranger le veston dans le vestibule. Elle revient dans la bibliothèque, éteint toutes les lampes, à l'exception d'une seule qui est posée sur la table où se trouvent les rafraîchissements. Comme elle s'apprête à éteindre cette dernière lampe, elle constate que Bernard a négligé de reboucher la bouteille. Elle prend le bouchon, puis, hésitante, regarde autour d'elle et, vivement, se sert un grand whisky. (Un lourd silence, plus lourd encore que la musique, pèse sur cet instant.) Jeanne a soif et boit avec avidité. Elle est seule. Elle ne se surveille pas. Son front est un peu moite ; elle y appuie son verre. Sa respiration est courte. (Bourdonnement d'un moustique.) Jeanne cherche d'où vient ce bruit qui, dans ce silence, prend, pour elle, une ampleur presque intolérable. Elle s'avance jusqu'à la porte-fenêtre et essaie d'écraser le moustique sur l'un des carreaux. Elle le manque. Répétant le geste qu'elle avait fait avec le verre, elle appuie son front au carreau en faisant basculer sa tête de droite à gauche pour profiter au maximum de cette fraîcheur nouvelle. En appuyant sa main, elle constate que la porte-fenêtre n'est que poussée. Etonnée, elle l'entrouvre et se glisse dehors.

parc de " Montauger " nuit

Au moment où Jeanne sort sur la terrasse et respire comme si elle avait été privée d'air, on entend le long cri d'un oiseau. Elle regarde au-dessus d'elle, puis fait quelques pas. Sur la façade de la maison, appuyé au mur, un fumeur dont on voit mal le visage, sa cigarette étant le seul point lumineux dans la nuit. A l'écoute des pas sur le gravier, il se retourne et voit s'avancer Jeanne, forme blanche un peu fantômatique (**ph. 10**). *Elle va passer devant lui sans le voir, lorsqu'il sort de l'ombre. C'est Bernard sans cravate ni veste. Son col est ouvert et il tient, lui aussi, un verre à la main. Sourcils froncés, il adresse à Jeanne ce regard profond et pénétrant de quelqu'un qui cherche à retrouver un nom, un mot ou un souvenir.*

VOIX. On aurait cru qu'il la guettait, et pourtant il ne semblait pas l'avoir reconnue.

Jeanne a un mouvement de peur, recule, jette un cri étouffé ; puis s'arrête et le regarde. Ils sont maintenant face à face.

JEANNE. Oh !

BERNARD, *dans un murmure presque imperceptible.* C'est vous !

JEANNE. Non.

La beauté de Jeanne se montre sous un aspect nouveau : l'éclairage de la lune adoucit ses traits et leur donne une luminosité opaline. On dirait que sa peau irradie cette lumière lunaire et que son visage est la source d'éclairage de la scène. Ses cheveux dénoués tombent sur ses épaules. Quant à Bernard, l'éclairage de cet instant l'embellit. Pour la première fois on le découvre attachant et mystérieux.

Jeanne se ressaisit ; sa gêne est évidente. Elle s'éloigne sans dire un mot. Bernard la regarde puis la rejoint et marche à ses côtés. Il ne cesse de la dévisager et la fixe à tel point qu'elle passe sa main sur son visage comme pour effacer ce regard. Jeanne hâte le pas. Bernard lui laisse prendre quelques mètres d'avance, puis, hâtant le pas à son tour, se retrouve à ses côtés.

BERNARD. Vous devez être heureuse d'habiter un si bel endroit.

JEANNE. Oh ! ce ne serait pas mal, si ce n'était pas la province... Moi, voyez-vous, je préfère Paris.

BERNARD. Paris ? C'est le plat du jour... Et c'est ça que vous aimez ?

JEANNE. Oh ! écoutez, quand je suis fatiguée, tout m'ennuie. Et comme je suis fatiguée, vous m'ennuyez.

BERNARD. Je n'en demande pas tant.

Ils continuent à marcher côte à côte et pénètrent dans le parc. Jeanne, un peu excédée par cette conversation, voudrait à nouveau s'enfuir.

JEANNE. Vous ne pouvez pas me laisser tranquille ? J'ai besoin de réfléchir.

BERNARD. Moi aussi. Alors, réfléchissons.

JEANNE. Ce que vous êtes agaçant !

BERNARD. Je suis de votre avis. Il y a des moments où j'ai du mal à me supporter.

JEANNE. Ça doit vous arriver souvent.

BERNARD. Hélas !...

JEANNE. Dans ce cas, que faites-vous ?

BERNARD. Je me sauve dans mes rêves, où tout est si beau, où tout ressemble à ce que vous n'aimez pas.

Jeanne regarde Bernard de plus en plus souvent et l'on comprend qu'elle ressent peu à peu la présence de ce garçon irritant, qu'elle est de plus en plus sensible à l'étrangeté de leur situation et qu'elle l'accepte.

Ils passent devant la caméra.

JEANNE, *agacée.* Quelle audace !... Vous ne savez ni ce que j'aime, ni ce que je n'aime pas.

BERNARD. J'ai cru comprendre que vous n'aimiez ni ce ciel, ni ce clair de lune, ni cette maison...

JEANNE. Oh ! je vous en prie, ne me parlez pas de la lune comme si vous l'aviez inventée. Le clair de lune, c'est parfait, mais ça n'a rien de nouveau. C'est même plutôt banal.

BERNARD. Oh ! je vous en prie, ne vous mettez pas à parler comme votre amie Maggy... Truc.

Jeanne furieuse s'éloigne de Bernard. En courant presque, elle s'enfonce dans les bois. Immobile, Bernard la regarde s'éloigner : c'est une ombre blanche qui apparaît et disparaît parmi les troncs noirs. Et la caméra va suivre pendant un long moment ce couple étrange. A l'ombre des grands arbres, on perdrait Jeanne de vue si son déshabillé n'était aussi blanc. Elle traverse un paysage d'arbres, de statues, d'ifs, alternativement très près et très loin. Puis, elle reçoit à nouveau le plein éclairage de la lune et s'arrête pour souffler. (On entend à proximité le bruit d'une rivière.) Attentive, Jeanne s'approche et découvre la roue d'un moulin à eau. A ce moment, Bernard la rejoint et tous deux s'arrêtent sur un ravissant petit pont noyé dans les feuillages.

JEANNE. Ne vous croyez pas obligé à me tenir compagnie.

BERNARD. Mais je n'en ai jamais eu la prétention.

JEANNE. Oh ! vous êtes trop compliqué pour moi.

BERNARD, *sur un ton changé.* Mais je ne suis pas méchant.

Jeanne s'arrête au milieu de la passerelle et se retourne.

JEANNE. Vous croyez ?

BERNARD. J'en suis sûr.

Ces dernières répliques établissent entre eux une sorte de complicité amicale. Bernard aide Jeanne à franchir la passerelle et ils restent face à face, chacun ayant conservé son verre à la main.

BERNARD, *murmurant :*

La lune se levant dans un ciel sans nuage...
D'un long rayon d'argent tout d'un coup l'inonda.

Jeanne se tourne vers Bernard.

JEANNE, *sur un ton où perce la jalousie.* A qui pensez-vous ?

BERNARD, *en la regardant :*

Elle vit dans mes yeux resplendir son image.
Et son sourire était d'un ange...

En gros plan, le visage de Jeanne semble mystérieux.

JEANNE, *d'une voix sourde.* La nuit est belle.

BERNARD, *en la regardant.* La nuit est femme.

Les yeux dans le vague, Jeanne boit une gorgée de whisky, puis repose son verre sur le parapet de la passerelle. Bernard boit à son tour, comme si leurs gestes étaient légèrement désynchronisés. Lui aussi baisse la main et pose son verre, juste à côté de la main de Jeanne. Leurs verres se heurtent. (Tintement de cristal très clair et très prolongé.) Ce bruit leur fait tourner la tête. Ils se regardent les yeux dans les yeux. Bernard bouge légèrement et un tintement se produit à nouveau. Presque intimidé Bernard baisse les yeux.

En gros plan, les mains ont posé les verres. A côté de la main brune de Bernard, la main de Jeanne est posée, inerte, sur le parapet. C'est une petite main blanche, une main morte, mais lumineuse. Soudain, il s'en empare d'un geste possessif. Jeanne tressaille et s'efforce de dégager sa main que Bernard retient fermement. Après un instant, leurs bras s'élèvent lentement et les mains arrivent à la hauteur des visages. Jeanne lutte et dans son désarroi son front touche celui de Bernard qui relève aussitôt la tête. Alors ce sont leurs bouches qui se frôlent. Jeanne se dégage avec fureur, mais Bernard l'attire à lui, violemment, et parvient à lui donner un baiser maladroit, inachevé... Elle le repousse, comme saisie d'effroi et s'éloigne.

JEANNE. Laissez-moi ! Je ne veux pas !... Vous n'avez pas le droit !...

Elle descend du pont, mais Bernard l'a vite rattrapée, et brutalement, la pousse contre un tronc d'arbre. Jeanne est effrayée à la pensée que Bernard va l'embrasser de force. Il lui sourit, lui caresse les cheveux. Ils se regardent longuement.

VOIX. **L'amour peut naître d'un regard. Jeanne, en un instant, sentit mourir sa gêne et sa pudeur. Elle ne pouvait hésiter : on ne résiste pas au bonheur.**

Jeanne tend la main à Bernard et l'entraîne dans les profondeurs du parc. (Leit motiv du Sextuor en si bémol majeur, 1er *et* 2e *mouvements, de Brahms, fond musical que l'on entendra fréquemment au cours de cette promenade nocturne.) Ils marchent à travers des paysages que la luminosité de la lune rend fantastiques. Un grand champ de roseaux... Un petit sentier... Leur ombre tantôt les précède, tantôt s'allonge démesurément devant eux. Ils se tiennent par la main et se fixent intensément, s'écartant ou se rapprochant sans cesse l'un de l'autre.*

JEANNE. C'est un pays que vous avez inventé ?

BERNARD. Oui.

JEANNE. Pour que je m'y perde ?

BERNARD. Oui.

Ils franchissent un petit barrage qui coupe un torrent et s'arrêtent au milieu au moment où le regard de Bernard est attiré par une grande nasse. Ils se mettent à genoux et se penchent sur l'eau.

JEANNE. C'est Henri qui pose les nasses...

Bernard soulève la cage d'osier, interroge Jeanne du regard et libère les poissons qui disparaissent dans un clapotement.

Jeanne trempe sa main dans l'eau. Bernard met son bras autour des épaules de Jeanne. Elle sursaute, redresse le buste. Ils se sont relevés, face à face. Bernard la prend dans ses bras et l'embrasse. Ils s'arrêtent, se regardent, s'embrassent encore...

Jeanne lui prend la main et l'entraîne vers un hangar à bateaux. Ils montent dans une barque. Bernard largue l'amarre et la barque part à la dérive (ph. 11). *Etendue, Jeanne voit s'allonger Bernard à ses côtés. Ils s'embrassent et la barque va au fil de l'eau, tandis que Jeanne et Bernard se parlent bouche à bouche, dialogue d'amoureux dont il devient impossible de distinguer les paroles. Bernard caresse le visage de Jeanne, ses lèvres, ses yeux fermés. Jeanne ouvre les yeux et caresse à son tour le visage de Bernard. Ils se sourient, sont très proches l'un de l'autre, se serrent avec passion l'un contre l'autre. Le visage de Jeanne est souriant. Bernard se penche à nouveau sur elle pour l'embrasser... Du visage un peu bouleversé de Jeanne, les lèvres essaient de balbutier quelques mots incompréhensibles. Bernard la regarde intensément.*

BERNARD. Jeanne ! Jeanne !...

JEANNE. Oui, je sais...

La barque est tout près de la berge. Bernard se lève, s'agrippe d'une main à une branche d'un saule et, de l'autre main, aide Jeanne à se lever et à débarquer. Ils mettent pied à terre, Bernard enlace Jeanne et la serre contre lui. Elle regarde la barque avec tendresse et regret...

JEANNE. Bernard ! Bernard !...

BERNARD. Oui, je sais... Viens !... viens !...

Bernard lui met la main sur les yeux et l'entraîne vers la maison. Un gros chien couché près de la terrasse se retourne et grogne. (Aboiements.) Inquiets, Jeanne et Bernard s'approchent de la maison en longeant l'allée. Le chien aboie de plus en plus fort, si bien que l'une des fenêtres s'allume. Jeanne lève la tête. Tout en marchant enlacés, ils se collent au mur et se réfugient dans l'ombre.

JEANNE. C'est Henri.

De la porte-fenêtre de la bibliothèque sort Henri. Il appelle le chien qui cesse d'aboyer en entendant la voix de son maître. Henri inspecte rapidement les lieux d'un regard ensommeillé, puis rentre et ferme la porte-fenêtre. Alors que la lumière s'éteint, Bernard, très calme, cache la tête de Jeanne au creux de son épaule, et lui caresse les cheveux. Ils ne donnent l'impression ni l'un ni l'autre d'avoir peur. Jeanne prend Bernard par le bras et l'entraîne.

JEANNE. Viens ! Passons par l'autre côté.

BERNARD. Non, Jeanne ! Je ne veux pas rentrer chez toi... Viens !... Allons-nous-en !...

Arrivés devant la porte de service, Jeanne lui montre son déshabillé un peu fripé.

JEANNE. Mais il faut que je me change... Je veux que tu choisisses mon costume de voyage.

intérieur manoir de " Montauger " nuit

Ils entrent et franchissent l'office et la buanderie, puis ils montent un escalier : on les distingue à peine, si ce n'est pas l'ombre de leur silhouette. Elle le tient par la main et le tire derrière elle. En haut de l'escalier, ils entrent dans une chambre. Jeanne s'arrête, à l'écoute d'un gémissement d'enfant qui vient de la chambre de Catherine. Elle entre dans la chambre et se penche sur le petit lit. Le visage de Catherine n'est éclairé que par un rayon de lune : sans s'éveiller tout à fait, la petite fille s'est tournée sur le côté et la figure est écrasée contre l'oreiller. Draps et couvertures sont en désordre. Jeanne avec des gestes précis et tendres arrange les draps, borde l'enfant et lui caresse les cheveux (ph. 12).

JEANNE, *dans un souffle.* Dors, mon bébé ! Dors, ma chérie, ma mignonne, mon ange !...

Jeanne relève la tête et, surprise, regarde devant elle Bernard, qui était entré dans la chambre derrière elle. Elle semble soudain gênée. Brusquement, elle l'entraîne hors de la pièce.

couloir premier étage nuit

Jeanne et Bernard se dirigent vers la chambre de Jeanne. On sent que Jeanne regrette de s'être montrée, ainsi, à lui, aussi maternelle. Elle est suspendue à son bras, elle le regarde, anxieuse.

JEANNE, *à voix très basse.* ... C'était Catherine.

BERNARD. Catherine ?

JEANNE. Oui. C'est ma fille.

BERNARD. Ta fille ?...

chambre Jeanne nuit

Une fois entrés, et la pièce éclairée, Jeanne se dirige vers sa penderie qu'elle ouvre, et se retourne vers Bernard. (ph. 13).

JEANNE. Choisis ?...

Bernard s'approche de Jeanne, la prend dans ses bras et l'écrase contre les robes en riant. Puis il l'entraîne au milieu de la pièce. Ils sont toujours l'un contre l'autre et tournent, hagards.

BERNARD. Ne dis rien.

Ils passent devant la pendule dont on entend le tic-tac. Jeanne, se dégageant légèrement de Bernard, arrête le balancier, et revient dans ses bras. Ils s'embrassent, se dirigent vers la fenêtre, tandis que les mains de Jeanne essaient gauchement de déboutonner la chemise de Bernard qui, lui-même, retire le déshabillé de Jeanne (ph. 14).

BERNARD. Je t'aime, j'aime tout le monde, j'aime Catherine.

Toujours devant la fenêtre entrouverte, Bernard embrassant Jeanne, fait glisser peu à peu la chemise de nuit de sa compagne, puis la pousse doucement vers le lit. Nous retrouvons le visage de Jeanne posé sur l'oreiller, la bouche de Bernard vient se coller à celle de Jeanne, puis glisse peu à peu... Jeanne soupire et murmure dans une extase.

JEANNE. Mon amour, mon amour !... (*Et dans un murmure à peine perceptible.*) Prends ma main, tu es beau, tu es mon amour, je t'ai toujours connu, je n'ai connu que toi...

Très mécanique sa main longe son visage et lentement va retrouver plus bas la main de Bernard. Elles se joignent avec frénésie.

ENCHAINÉ

Nous revoyons les deux amants dans le lit. Ils sont assoupis, serrés l'un contre l'autre. Bernard est couché sur le ventre, Jeanne, sur lui, lui caresse le dos en simulant une calligraphie.

BERNARD. Qu'est-ce que tu as écrit ?

JEANNE. Devine ?...

Jeanne rit et se roule dans les draps. Il se rapproche d'elle. (ph. 15).

JEANNE. Ah ! je suis si heureuse, si heureuse ! J'aurais passé toute ma vie... Je vais m'habiller. Tu dors ?

Il ouvre les yeux, la serre contre lui. En souriant, elle essaie de se dégager et répète :

JEANNE. Non, je vais m'habiller...

Elle se sauve dans la salle de bains. Bernard qui est resté sur le lit se lève et se dirige, lui aussi, vers la salle de bains où l'on voit Jeanne dans la baignoire. Il s'accroupit devant elle.

BERNARD. Qu'est-ce que tu fais ?

JEANNE. Je laisse toujours ma baignoire pleine ; et la nuit, quand il fait très chaud, je prends un bain. Il faudra que tu t'y habitues.

BERNARD. C'est bon ?

A cette question moqueuse, Bernard va rejoindre Jeanne dans la baignoire. Ils se mettent à rire.

JEANNE. Hum ! hum ! Ecoute... (*Rires.*) Chut ! tu vas réveiller tout le monde.

ENCHAINÉ

Nous revoyons le couple enlacé sur le lit. Ils semblent dormir. Jeanne ouvre les yeux. Bernard se réveille également (ph. 16).

JEANNE. Nous dormirons toujours ensemble. Je m'occuperai de toi. Ma vie pour la tienne. Tu verras...

Bernard referme les yeux, mais ne dort pas. Il fait presque clair dans la pièce. Cet éclairage nouveau — beaucoup moins tendre —, le silence, la fatigue sur leur visage défait, commence à créer une atmosphère différente. (Peu à peu des bruits montent en provenance du couloir, et des pas se rapprochent.) Jeanne se dresse hors du lit, va jusqu'à la porte contre laquelle elle s'appuie. On frappe.

COUDRAY. Madame ?...

JEANNE, *d'une voix méconnaissable.* Merci, Coudray.

COUDRAY. Il est l'heure.

JEANNE. Oui, oui, merci.

Jeanne, de la porte, se retourne pendant que le bruit des pas s'éloigne. Bernard a disparu, le lit est vide. La porte de la salle de bains est ouverte et la pièce est éclairée.

Jeanne va tirer les rideaux qui laissent entrer le jour, puis rejoint Bernard dans la salle de bains. Bernard a revêtu un peignoir ; il se regarde dans la glace. Mal éveillé, ébouriffé, boudeur et sombre, sa physionomie exprime un certain mécontentement. Jeanne, elle aussi, est pâle et décoiffée.

JEANNE. Qu'est-ce qu'il y a, mon amour ?

BERNARD, *dans un grand geste circulaire.* Il y a que je déteste tout ça.

JEANNE. Tout quoi ?

BERNARD. Tout ça... Ces pas..., ces voix, ce remue-ménage..., cette maison..., ton mari..., tes amis..., ta vie.. Tout...

Immobile, Bernard la regarde dans la glace s'avancer vers lui et, les bras ballants, il reste sans mouvement tandis qu'elle appuie la tête contre son épaule. Bernard se dégage, va et vient dans la salle de bains. Il se conduit comme un enfant contrarié qui en veut à tout le monde ; sa voix est rauque et mal posée, comme toutes les voix au réveil. Se rendant compte de son état, Bernard s'approche de la baignoire et plonge la tête dans l'eau.

JEANNE, *pitoyable.* Tu détestes tout... Même moi ?

Comme il se relève, Jeanne lui essuie le visage avec une serviette, tout en continuant leur conversation. D'un geste très tendre et très possessif, Bernard prend Jeanne dans ses bras, l'enferme dans son peignoir et lui parle à l'oreille **(ph. 17)**.

BERNARD. C'est cette nuit que nous aurions dû partir... Nous serions loin, seuls, dans un autre matin.

JEANNE. A l'heure qu'il est, c'est encore notre nuit. Quand viendra notre matin, nous serons loin d'ici.

BERNARD. Allons, dépêche-toi !

JEANNE. Alors lâche-moi.

BERNARD. Te lâcher ? Jamais.

Jeanne rit et se dégage en laissant Bernard dans la salle de bains. Bernard prend sa chemise et s'habille. Dans sa chambre, Jeanne achève de s'habiller. Elle cherche dans ses tiroirs, tire des portes, ouvre un placard. Elle bouge beaucoup. Bernard vient la rejoindre et s'assoit pour enfiler ses chaussures. Comme elle passe près de lui, il lui prend le bras, l'attire à lui et la couvre de baisers. A cet instant, nous les voyons très rapprochés et on peut constater le contraste frappant avec les scènes d'amour de la nuit : gestes plus nerveux, regards plus inquiets, visages creusés par la dure lumière de l'aube. Jeanne répète :

JEANNE. Dépêche-toi.

A ces mots Bernard retourne dans la salle de bains lorsque la porte s'ouvre. C'est Henri, en tenue de pêche. Il reste sur le pas de la porte et regarde Jeanne fixement.

HENRI. Dépêche-toi.

Henri referme doucement la porte, Jeanne semble très contractée et rejoint Bernard. Ils se regardent une fois encore dans le miroir, appuyés l'un contre l'autre. Bernard essaie d'ordonner sa chevelure, vainement. Jeanne lui sourit, se regarde, elle aussi, dans le miroir... et la regarde. Ils psalmodient par bouts de phrases qu'on entend à peine.

BERNARD. Je t'aime.

JEANNE. Je t'aime.

BERNARD. Jeanne...

JEANNE. Mon amour... ma vie... mon cœur...

BERNARD. Ma femme...

JEANNE. Oh ! oui, je suis ta femme.

BERNARD. Dis-moi que...

JEANNE. Je t'aime.

BERNARD. A jamais ?

JEANNE. A jamais.

De nouveau dans la chambre, Jeanne veut ramasser son nécessaire de toilette qu'elle avait jeté sur un fauteuil, la veille, en arrivant. Bernard lui saisit le poignet et l'arrête.

BERNARD. Non, n'emporte rien...

Ils regardent une dernière fois la chambre et sortent.

couloir premier étage
jour

Maggy sort de sa chambre au moment où Jeanne et Bernard apparaissent la main dans la main. Maggy, mal réveillée, bâille ostensiblement. Lorsqu'elle voit le couple sortir de la chambre de Jeanne, elle reste bouche bée... et pendant que Bernard se dirige vers sa chambre pour prendre sa valise, Jeanne et Maggy se trouvent face à face **(ph. 18)**.

MAGGY. Ah ! çà, alors ! les bras m'en tombent. Tu le connaissais ?

JEANNE. Tais-toi, Maggy, et n'essaie pas de comprendre... Tu ne comprendras jamais.

Dans la chambre qui devait être la sienne Bernard prépare hâtivement ses affaires. Raoul apparaît sur le seuil de la porte **(ph. 19)**.

RAOUL, *à Bernard.* Comment ! vous êtes déjà levé ! Vous partez ?

Bernard ne se presse pas pour répondre, tout occupé à ses rangements. Raoul a le temps de constater que le lit n'est pas défait et que le pyjama n'a pas servi. Bernard boucle son sac, s'avance vers Raoul, le croise sur la porte et marque un temps d'arrêt.

BERNARD. Oui, je pars.

Puis, sans laisser le temps de la réplique, Bernard rejoint Jeanne en haut de l'escalier et descend en lui prenant le bras. Eberluée, Maggy les regarde partir.

MAGGY, *à mi-voix.* Ça ! pour m'avoir épatée, elle m'a épatée !

Affolé, Raoul apparaît. On sent qu'il a l'intention d'intervenir, mais Maggy s'accroche à lui et l'arrête.

MAGGY. Raoul, tu perds la tête !... Tu n'es pas son mari !

ENCHAINÉ

extérieur - " Montauger " aube

Henri Tournier et Coudray, le valet de chambre, sont devant la terrasse du manoir et examinent le ciel. (On entend alors le moteur d'une 2 CV qui démarre.)

COUDRAY. Le vent tourne ; je crois que vous aurez beau temps.

Henri baisse les yeux et, tout étonné, voit la 2 CV déboucher, venir vers lui et passer sans s'arrêter, en se dirigeant vers la sortie du parc. Il esquisse un signe.

HENRI. Jeanne !

voiture 2 cv

Bernard et Jeanne, que nous voyons de face, filent en direction de la grille, la franchissent et abordent la route de Dijon. Jeanne se retourne une fois, puis, se penche contre l'épaule de Bernard, qui, tout en conduisant lui enlace du bras droit les épaules. Bernard a les yeux fixés sur la route. Mais intrigué il se tourne rapidement vers Jeanne, voit qu'elle pleure et marque une très légère impatience.

BERNARD. Pourquoi pleures-tu ?

La route amorce un virage très sec. Bernard est obligé de dégager sa main pour prendre le tournant de justesse. Jeanne se redresse et la regarde en séchant ses yeux avec un mouchoir. Nous voyons de très près Jeanne et Bernard. Lui, est mal coiffé ; sa barbe assombrit et durcit son visage. Elle, a l'air très fatiguée. L'éclairage de l'aube est cruel.

BERNARD. La nuit ! Je voudrais la nuit ! Je voudrais la nuit tout le temps...

JEANNE. Bernard...

BERNARD. Oui ?

JEANNE. Tu es très heureux ?

BERNARD. Très heureux, mais ne pleure pas.

JEANNE. Pardonne-moi... C'est idiot, je sais... mais... je ne suis plus moi-même.

BERNARD. Mais je veux que tu sois toi-même !... C'est toi que je veux.

Silence très tendu.

BERNARD. Où allons-nous ?

JEANNE. Allons n'importe où... J'irais partout, avec toi.

BERNARD. J'ai envie de t'embrasser.

Jeanne lève les yeux, avance la main vers le rétroviseur, se regarde. Bernard, comme s'il avait compris, lui prend la main, l'écarte du rétroviseur. Il veut la serrer contre lui, mais elle se dégage, prend un poudrier dans son sac et l'ouvre.

JEANNE. Non... non... ne me regarde pas.

Alors qu'on entend dans le lointain le chant d'un coq, la 2 CV ralentit et s'arrête.

BERNARD. J'ai faim.

ENCHAINÉ

intérieur - café de campagne jour

Jeanne et Bernard en très gros plan sont assis dans le café près d'une grande glace. Pendant que Bernard est en train d'examiner une carte routière, Jeanne, le visage défait, se tourne vers la glace. A cet instant, un jeune enfant — celui du patron du café — vient rendre la monnaie. Jeanne se retourne et l'examine rêveusement et nostalgiquement... Bernard, qui a suivi le jeu, serre le bras de Jeanne qui s'examinait à nouveau dans la glace. Un rayon de soleil apparaît **(ph. 20)**.

BERNARD. Jeanne... Jeanne, le soleil...

Les deux amants se lèvent, sortent du café, se dirigent vers la voiture qui démarre rapidement. Précédant la 2 CV, un très long plan nous permet non seulement de distinguer dans la voiture Jeanne et Bernard, très près l'un de l'autre, mais aussi le paysage qui s'éveille, pendant que...

VOIX. **Ils partaient pour un long voyage dont ils connaissaient les incertitudes. Ils ne savaient pas s'ils retrouveraient le bonheur de leur première nuit. Déjà, à l'heure dangereuse du petit matin, Jeanne avait douté d'elle... Elle avait peur, mais elle ne regrettait rien...**

F I N

LES AMANTS ...ET LA PRESSE

GERARD BAUER :

Ces nouveaux amants de Venise annoncent-ils des *Nuits* nouvelles et des Lelias ? Certes je l'ignore. Mais ce qui est certain, c'est que, parmi tant d'actualités violentes dont nous sommes las, l'amour, de nouveau, fait entendre sa voix dans le songe de la vie.

Nice-Matin (septembre 1958)

PHILIPPE HERIN :

Les Amants de Louis Malle est un chef-d'œuvre incontestable, un des films les plus beaux de ces deux dernières années, mais aussi un film sévère, austère et cependant parfaitement amoral. Ce film méritait tous les lions vénitiens pour la mise en scène de Louis Malle, son langage particulier, cette écriture cinématographique à la fois sèche et passionnée qui est la sienne. Il y a tant de beautés dans chaque scène qu'on aimerait les voir et les revoir afin de ne rien oublier.

Elle (octobre 1958)

SIMONE DUBREUILH :

Les Amants, de Louis Malle ne sont pas obscènes, ou bien Tristan et Yseult, les amants du Lac ou ceux du *Diable au Corps* le sont ! L'amour vrai est toujours sublime. Et Jeanne Moreau, et Jean-Marc Bory deviennent, sous les doigts de Malle, de purs objets gémissants et tendres.

Heures Claires

ROGER REGENT :

Louis Malle est un poète et tout est permis aux poètes quand ils sont vrais et grands et qu'ils savent choisir. Sur ce point encore, le réalisateur des *Amants* a su montrer un goût sûr et pertinent : il a demandé le dialogue de son film à Louise de Vilmorin qui a montré un talent et une retenue admirables, et il a fait accompagner ses images d'un des plus beaux *Sextuor* de Brahms. Nous sommes en compagnie choisie.

Revue des Deux Mondes

HENRI MAGNAN :

Du côté des influences (c'est fatal pour un jeune réalisateur) j'ai cru déceler — non pas Bresson, cette fois — mais Jean Renoir et sa façon de s'amuser des personnages de la *Règle du Jeu* ; et puis aussi Machaty pour une scène très précise d'*Extase* au cours de laquelle Heddy Lamarr semblait très... heureuse, en gros plan.

Combat

CLAUDE GARSON :

Louis Malle commet une erreur qu'il se doit de réparer au plus vite sous peine d'être condamné à quelques salles d'avant-garde qui sont déjà très près de l'arrière-garde.

L'Aurore

JEANDER :

Le film *Les Amants* est sifflé, comme de juste, c'est-à-dire comme tout ce qui est neuf et se refuse à suivre les règles d'un jeu archi-connu.

Libération

LOUIS CHAUVET :

Nier l'évidente personnalité cinématographique de Louis Malle sous prétexte de quelques séquences litigieuses ou controversées, ne serait-ce pas finalement commettre une injustice ?

Figaro

EDGAR MORIN :

C'est, par-dessus tout, cette affirmation inconditionnelle de l'amour qui donne au film son caractère insolite dans la production cinématographique actuelle. Cette superbe audace va s'exprimer dans la grande séquence de la nuit d'amour — une séquence pratiquement sans dialogue, où les seuls mots sont des balbutiements évidents et universels à l'amour. C'est la séquence authentiquement Louis Malle où s'épanouira pleinement la vision du jeune cinéaste, décidé enfin à montrer dans ce film ce qu'est l'amour.

La Nef

DENIS VINCENT :

Libre de toute grivoiserie, vierge de sous-entendus, d'érotisme de pacotille, d'audaces sordides et de déshabillés suggestifs, le film de Louis Malle est peut-être le seul, depuis le très ancien « Peter Ibbetson » qui dise « L'Amour est beau, l'amour est rare, l'amour est pur. Et le plus beau du monde, ce n'est pas celui de Mlle Marilyn Monroe et de M. Gary Grant ou de Mlle Bardot et de M. Gabin. C'est le vôtre. »

L'Express

ANDRE BAZIN :

Une première remarque s'impose sur le plan moral. C'est que, quoi qu'on pense de l'opportunité et de la réussite de l'entreprise, les intentions de l'auteur sont évidemment irréprochables et qu'on ne saurait confondre les audaces de Louis Malle avec celles qui font la « réputation » de trop de films français.

Le Parisien Libéré

MICHEL AUBRIANT :

Les Amants, c'est une œuvre. On y trouve un ton, une écriture, une présence. Une vision — originale au cinéma — des rapports entre les êtres et les objets. Si ce film fait penser parfois à Bresson, à Ingmar Bergman, et, sur un autre plan, à Butor et Robbe-Grillet, il n'en demeure pas moins profondément personnel. Je dirai même qu'il est personnel à tout prix.

Paris-Presse

JEAN DE BARONCELLI :

On a reproché au film d'être littéraire. Il l'est en effet. Et le style discrètement lyrique, savamment elliptique, toujours élégant et précis, de Louis Malle, ajoute encore à cette impression. Mais est-ce un défaut si grave ? Et le cinéma ne doit-il nous offrir que des « tranches de vie », toutes crues et sans apprêt ? Je ne le pense pas.

Le Monde

LUCIEN REBATET :

Quand le jeune homme et la jeune femme montent en barque, on se dit que Louis Malle n'en ratera vraiment pas une. Et puis, tout à coup, un gros plan de visages, dans une photographie faussement mauvaise et en réalité très habile, de Henri Decae, étonne par sa délicatesse et sa chaleur.

Rivarol

ARAGON :

On n'aura pas dit ce qui est : que le film de Louis Malle, c'est quelque chose comme *L'Invitation au voyage*. Il paraît qu'il y a des gens qui sifflent. Mais, ce soir-là où j'ai vu *Les Amants*, la salle était habitée d'un meilleur silence. Les Français n'ont pas perdu le sens infini de la pureté.

Lettres Françaises

MAURICE CLAVEL :

Je viens de voir coup sur coup *Les Amants* et *Les Tricheurs*. Je trouve que *les Amants* trichent. Et que *les Tricheurs* paient.

Combat

GEORGES SADOUL :

Le prosaïsme voulu de la première partie sert de tremplin à l'exceptionnelle envolée lyrique de la seconde. La description laisse alors la place au poème. Poème du cœur et poème de la chair, Adam et Eve s'unissent sous nos yeux dans le paradis terrestre de l'amour physique, dans des images belles et charnelles comme une rose-thé en plein soleil. Où pourrait-on mieux apprécier ce poème charnel qu'auprès de Veronèse, de Titan, de Tintoret ? Ces scènes d'amour sont tout le contraire d'une parade érotique.

Lettres Françaises

1 ILS NE SONT PAS « OUI » OU « NON-FIGURATIFS » OU « NÉO-REPRÉSENTATIFS »...

Elysées Relations Cinématographiques
et le Centre Audiovisuel de l'École Normale de Saint-Cloud
présentent

LES PRIMITIFS DU XIIIe

JACQUES PRÉVERT (A DROITE) ET PIERRE GUILBAUD PENDANT LE TOURNAGE



Réalisation	PIERRE GUILBAUD
Commentaire	JACQUES PREVERT ET LES ENFANTS DES ECOLES
Dit par	ARLETTY
Musique	HENRI CROLLA et ANDRE HODEIR
Images	VALERY IVANOW EDITH KRAUSSE CLAUDE GAUDILLOT YVAN FAVREAU MARC JUSSEAUME
Assistant réalisateur	JEAN PRADINAS
Script	SYLVETTE BAUDROT
Montage images	MICHELINE GADMER
Montage son	ROGER CACHEUX
Direction de production	BERNARD CLARENS
Laboratoires	L. T. C. - ECLAIR
Réalisation	1959-1960

VERSION COURTE : 443 m. - 16 minutes
VERSION LONGUE : 701 m. - 26 minutes

Version reproduite ci-après in extenso

Ce film a été réalisé avec le concours de la direction de l'Enseignement du premier degré de la Seine et de l'Inspectrice des Ecoles maternelles de la Seine, Germaine Tortel.



ÇA, ... C'EST LES MAISONS DE PARIS

3 FUMÉE DE L'USINE, FUMÉE TROUBLE, NOIRE

LES PRIMITIFS DU XIIIe

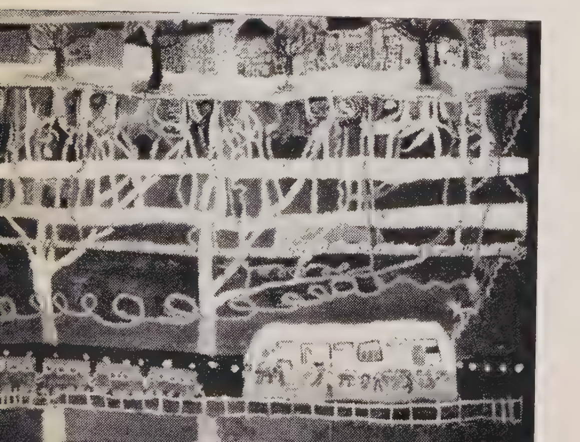
LES PINS VERTS, JUSTE A L'ÉCOLE, HEUREUSEMENT



5 IL Y A DEUX PETITS ARBRES QU. SONT SERRÉS ENTRE LES MAISONS...



ÇA, C'EST SOLIDE UN MÉTRO



7 NOTRE-DAME, C'EST UNE ÉGLISE POINTUE, AVEC UNE FUSÉE QUI MONTE AU CIEL



(Ph. Elysées Relations cinématographiques.)

JACQUES PRÉVERT et le court-métrage

Né en 1900.

1928. *Souvenirs de Paris* (ou «Paris-Express»). Travail d'équipe des deux frères pour adaptation et scénario, ainsi que collaboration de Marcel Duhamel (producteur). Réalisateurs : Alberto Cavalcanti (supervision) et Man Ray, Grignon, Max Morisse, Joseph Kessel. Ce film (court métrage) inachevé sera repris en 1959 et donnera *Paris-la-Belle* (complément du film « Candide »), Prix Chevalier de la Bare 1960.

1930. Scénario de films publicitaires pour l'Agence Damour.

1930. Scénario de *Baladar*, dessin animé qu'André Vigneau travaille plus d'un an avant de l'abandonner faute de commanditaires.

1931. *Les Aventures de Baleydier :* série de courts métrages tous écrits, mais dont un seul fut réalisé, ayant pour titre *Baleydier*, d'après une idée de l'affichiste André Girard (père de Danièle Delorme). Réalisateur : Jean Marny. Interprètes : Michel Simon, J. Dalban, Jean Gehret, Pierre Prévert. Producteurs : Braunberger, Richebé. Sortie en janvier 1932. Toujours en 1931, Jacques Prévert est gagman de *La Petite Chocolatière*, de Marc Allegret.

1932. *Teneriff*. Commentaire de Jacques Prévert. Réalisateurs : Yves Allegret et Eli Lotar.

1933. *Comme une carpe* (ou « Le Muet de Marseille »). Réalisateur : Claude Heyman.

1934. *La Pêche à la baleine* (d'après le poème du même nom). Réalisateur : Lou Bonin, Musique de Kosma (non exploité).

1936. Scénario d'après la version incomplètement réalisée de *La Partie de Campagne*, de Jean Renoir.

1945. *Aubervilliers*. Commentaire de J. Prévert. Réalisateur et metteur en scène : Elie Lotar. Les trois chansons sont de Prévert et Kosma (sortie en 1946 en complément des « Portes de la Nuit »).

1950. Deux sketches dans le film *Souvenirs Perdus* : « La Statuette » et « Le Violon ». Réalisateur : Christian-Jaque.

1950. *Les Feuilles mortes*, d'après la chanson (chantée par Jacqueline François), de Prévert et Kosma.

1951. *Bim, le petit âne*. Réalisateur : Albert Lamorisse. Commentaire et scénario de Jacques Prévert.

1957. *La Seine a rencontré Paris*. Réalisateur : Joris Ivens, d'après une idée de Georges Sadoul. Commentaire de Jacques Prévert.

1958. *Paris mange son pain*. Réalisateur : Pierre Prévert. Commentaire de Jacques Prévert. Musique de Henri Crolla.

1959. *Les Primitifs du XIII*e. Réalisateur : Pierre Guilbaud. Musique de Henri Crolla. Textes des enfants du XIIIe arrondissement et de J. Prévert dits par Arletty (complément du film « Zazie dans le métro » de Louis Malle).

La Belle Saison est proche. Court métrage sur Robert Desnos. Interprètes : J. Prévert ainsi que André Breton, Mouloudji, etc.

1959. *Paris la Belle*. Comparaison entre 1928 et 1959. Texte de Prévert dit par Arletty.

PIERRE GUILBAUD

Pierre Guilbaud, né le 29 août 1925 à Lyon, ne s'intéresse guère au cinéma jusqu'à l'âge de vingt ans. Après la vision des *Enfants du Paradis*, de Marcel Carné, il découvre ce que peut être une « œuvre » cinématographique.

— 1948. I.D.H.E.C. - 5e promotion. Assistant pour : *Véronique*, *Plus de vacances pour Monsieur le Maire*, *Leguignon Lampiste*, *Deux de l'escadrille*.

— 1951. Réalise, avec R. Rossi et A. Cantenys, un court métrage : *On tue à chaque page*.

— Une période de films industriels et publicitaires pour Ana-Ciné.

De nouveau assistant pour :

— *La Meilleure part* (1956) et *Méfiez-vous Fillettes* (1957), d'Yves Allegret.

— *Echec au porteur* (1957), de Gilles Grangier.

— *Toi le Venin* (1958), de Robert Hossein.

— Réalise des films de mathématiques statistiques pour E.R.C.

— *Le Voyageur immobile* (1959), Ana-Ciné.

— 1959-1960: *Les Primitifs du XIII*e. E.R.C.

— 1960. *Ordre et Désordre*, E.R.C. et *Prix du Hasard*, E.R.C.

Ce film a obtenu à Venise le « Prix Spécial du Jury » ; à Buenos-Aires le « Cabildo d'Or » et le prix de l'U.N.E.S.C.O.

Il a participé à la Biennale de Venise 1960 (*Films d'art*), *au Festival de Montevideo* 1960, *au Festival de Buenos-Aires* 1960, *au Festival d'Oberhausen* 1961, *de Belgrade* 1961, *de Villadolid* 1961.

Il a été présenté aux Semaines Françaises Cinématographiques, en Amérique du Sud, à Saint-Louis aux U.S.A., à Rome, à Milan, à Belgrade.

LES PRIMITIFS DU XIIIe

DECOUPAGE ET DIALOGUE (in extenso)

Le texte que nous publions est le découpage intégral du film. En fait, pour des besoins techniques de programmation, le film a été amputé de sa seconde bobine, dans la projection au public.

Les premiers plans nous révèlent quelques trajets, qu'empruntent les enfants pour aller à l'école ; certains passent devant une caserne de pompiers, dont le nez des voitures dépasse du hangar, d'autres une rue qu'enjambe le pont aérien, le passage des Hautes-Formes, ou la place d'Italie que l'on découvre en plan général du haut d'un immeuble.

A Paris, dans le treizième arrondissement, des enfants vont à l'école.
Ce sont de très petits enfants, les plus grands ont six ans.
Ils viennent d'un peu partout, mais pas tellement loin quand même : du boulevard de la Gare, de la rue Véronèse, de la rue Watteau, de la rue du Banquier, de la rue du Château-des-Rentiers.
Certains empruntent le passage des Hautes-Formes, d'autres traversent tout entière, la place d'Italie.

Une petite fille va à l'école, on n'a cadré que ses pieds,
Elle traverse une rue.
En plongée, le trottoir et la porte de l'école,
Vue de l'intérieur, une petite fille entre en courant, puis d'autres enfants.
Dans le préau, ils dansent autour des colonnes Meurice tapissées de dessins. Une cloche, et c'est la rentrée en classe.

Leur école, c'est une école maternelle, une école comme une autre, mais pas comme toutes les autres écoles.
Là, ils ne sont pas, encore, en liberté provisoire, en résidence surveillée, ils ne sont pas dépaysés.
Ils sont dans leur domaine.

Un travelling le long des salles de classes, vues au travers des baies du couloir.
Un panoramique découvre les chevalets vides et nous mène à la table où se trouvent les tubes de couleurs.

Leur quartier, le treizième, c'est leur ville, ils la connaissent. Mais pour eux tous les autres quartiers, c'est l'exotisme, c'est le voyage, c'est Paris, la grande ville et Paris, c'est le Palais de la Découverte.
Alors maternellement, leur école les emmène visiter Paris. Et les enfants regardent Paris tous ensemble, mais le voient chacun à sa manière.
Et puis on leur donne des couleurs pour raconter leur voyage.

Les enfants au travail.
Vue de profil de Régis.
Un des enfants peint sur un fond jaune un cadre noir.
Une petite fille trouvant cela peut-être plus rapide, peint à l'aide d'une éponge barbouillée de bleu,
Tandis que Régis nettoie son pinceau.
Les maisons en carton, puis panoramique sur les enfants dont les dessins sont plus avancés.
Une petite fille juge en connaisseuse son coup de pinceau.
Une autre peint des nuages autour d'une tour.
Un petit malheur : un garçon a son rouge qui coule sur son dessin.
Une petite fille peint le soleil.

Ce n'est pas une école des Beaux-Arts, on ne leur apprend pas à peindre, à dessiner, pas plus qu'à parler ou à marcher.
Tout ça ils le savent. On les aide seulement.
Il y en a qui peignent et dessinent comme on pousse un cri, d'autres, comme on danse, comme on rêve, comme on pousse une romance.
Ils ne sont pas oui-ou-non figuratifs, ou néo-représentatifs. Ils sont les innocents et merveilleux artisans d'un petit musée éphémère et vivant *(ph. 1)*.
Ces peintures ne sont pas seulement l'œuvre des petits écoliers, du treizième, mais aussi bien celles d'enfants d'écoles analogues dans d'autres quartiers de Paris.

Au tableau, un immense dessin. Car les enfants participent également à la réalisation de dessins collectifs.
Assis par terre, ils écoutent les conseils de Mademoiselle. Plan général de la classe au travail.
Dispute autour du tableau : un garçon veut peindre une partie du dessin, ce qui n'est pas du goût d'une petite fille qui le repousse malgré l'insistance du jeune peintre.
Un petit garçon termine une œuvre.

Souvent, comme les « grands peintres », les petits ne sont d'accord ni sur la forme, ni sur le fond.
Alors, éclate à nouveau l'éternelle querelle des problèmes picturaux. Mademoiselle explique mais jamais n'intervient dans les discussions.
Mais les petits peintres ne sont pas jaloux. « Tant mieux s'il a fait un chef-d'œuvre. »

Plans rapprochés des enfants dont l'un fait un clin d'œil.
Une petite fille s'approche de la fenêtre et on découvre les toits de Paris.

Et puis, comme on leur demande de coucher par écrit leurs impressions, noir sur blanc, ils disent le pourquoi et le comment des êtres et des choses, qu'ils ont « mis en peinture ».

Dessin des toits de Paris.

Ecoutez, regardez, éclatantes et tendres, les images de leur cœur se mêlant et ne faisant qu'un avec leurs images à la main.

FIN DE LA PREMIÈRE BOBINE

La place d'Italie, en plongée. Un enchaîné, Et un autre dessin de la place avec son rond-point et les rues y aboutissant.	C'est ma place d'Italie, elle est comme une étoile et ronde, il y a peut-être une rue en trop, au milieu le square est plein d'herbe où les petits enfants n'ont pas le droit d'aller parce qu'il y a des grilles. Et puis il y a des arbres, et puis la mairie et puis des grandes maisons.
En traveliing arrière on découvre tout un quartier, pont enjambant la Seine. Un grand carrefour, un square au centre. Un gros plan du dessin, nous montre un piéton traversant, et l'autobus « Charenton ».	Ça c'est les maisons de Paris ***(ph. 2)*** grandes, grandes et toutes serrées pour se tenir debout. Il y a des maisons et puis encore des maisons et dans les rues des autos, beaucoup d'autos et des passants qui ne peuvent pas passer.
Le lion de Belfort. Un plan général du dessin. Pour illustrer la vitesse des voitures autour de la place, l'enfant les a stylisées par des traits de couleur. En plan rapproché, un feu rouge.	Autour du lion de Belfort les voitures tournent... C'est un vrai cirque !
Un enfant promène son chien. Un enchaîné. Sur un carrefour. Des maisons démesurément hautes, un peu biscornues. Et en un gros plan du carrefour deux agents réglant une intense circulation.	Je promène mon chien dans la rue de l'école mais je traverse aux clous. De grandes, grandes rues, droites, longues longues à marcher. Avec tout plein de maisons et de bonshommes. Vous avez vu mes agents ? Heureusement que je les ai mis.
Trois plans enchaînés de maisons. Le ciel est jaune citron.	C'est le matin d'aujourd'hui. Le ciel est jaune parce qu'il fait beau, la fumée s'en va par là parce que le vent la pousse. La lumière est allumée parce que les gens s'habillent.
Un immense carrefour. Le dessin le représente en demi plongée, la rue en perspective, grouillante de passants et d'autos. Au centre, l'éternel agent de police.	J'ai fait beaucoup de maisons, de voitures, de gens sur les trottoirs. Il n'y a pas de ciel parce qu'à Paris on ne le voit pas.
Un enfant peint en rouge sur un fond gris. Le métro jaune. Des façades de maisons tristes dans la grisaille.	C'est bien la ville. les arbres en marche, le métro, prison de fer qui traverse les maisons de Paris. Prison du gris, du ciel mauve, du ciel mort. Soleil pauvre, les maisons pauvres.
La Tour Eiffel, schématisée par les traits en croisés noirs. Pour eux, elle est cette prison de fer. Au premier plan, quatre cheminées crachent de la fumée, qui obscurcit et noie le ciel.	L'usine triste, les arbres collés à la prison de fer, aux fenêtres croisées, la fumée recouvre le ciel.
Le quai de la Rapée. Un paysage industriel : des maisons rouges, au fond des cheminées. Le métro passe devant un gazomètre et des grues. Des cheminées, un toit d'usine, une usine rouge. Les prisonniers sont les ouvriers.	Fumée de l'usine, fumée trouble, noire ***(ph. 3)*** Fumée tourne, du feu pour faire mourir les prisonniers.
Une place, toujours embouteillée, au centre un square aux arbres verts et aux fleurs rouges. Des maisons grises, et par devant des arbres rouges, verts, jaunes.	les pins toujours verts juste à l'école, heureusement ! ***(ph. 4).***

Le métro, sur des grosses colonnes passe par-dessus les toits.
Sur un ciel jaune, un soleil orange, puis un autre représenté par un visage, les yeux symbolisant les rayons
Sur un ciel d'un bleu pur, des arbres : traits de couleurs jaune et orangé.

Les lumières du métro.
C'est le soleil fleur sur tout Paris.
Les éclairs du soleil passent à travers le métro.
Soleil jour, soleil du matin.
Soleil, bon soleil.
Soleil allume,
Soleil de Paris,
Soleil perce le fer.

Quelques dessins de soleils, qui illustrent l'idée que s'en font les enfants. Un soleil sur de la fumée, un soleil jaune éclatant dont les rayons sont blancs. Un nouveau visage de soleil. Une tête de clown bariolée en bleu, jaune et rouge.
Le soleil peut être aussi une multitude de rubans de couleur, ou un gros disque rouge qu'entourent de larges rayons blancs, jaunes, pourpres.
C'est aussi une fleur, au centre d'un disque jaune. Et la Tour Eiffel est fleurie.

Soleil éclate sur la fumée
Soleil éclate sur la prison
Soleil balaie le noir
Soleil tu te fais une figure de clown
Tu lances des rubans partout
Soleil fruit, soleil comme une orange
Non, comme un citron acide...
Et la Tour Eiffel est tout en fleurs !

Une fenêtre avec des fleurs. Un enchaîné,
Le Bois de Vincennes. Des arbres qui ressemblent à des sapins de Noël, une grande pelouse parsemée de fleurs jaunes.
Un groupe d'enfants, l'institutrice au centre. Plan rapproché du groupe.

Et moi à la fenêtre de ma chambre
J'ai un vrai jardin, de fleurs et de papillons.
Il fait beau, on est content.
Vous croyez peut-être qu'on est loin,
bien loin de Paris, eh bien, vous
vous trompez, on est au Bois de Vincennes,
et on peut jouer sur la pelouse,
sous les grands arbres.
Et même notre maîtresse qui est très grande,
elle nous y emmène !

Plan de Paris, un enchaîné, panorama de Paris.

Ça c'est comme un vrai plan du métro qu'on achète chez la dame du kiosque.

Le quai de Bercy, avec en premier plan la Seine, et un gros poisson, rouge.
Un enchaîné et un autre dessin de la Seine, avec au fond, des maisons sur un ciel jaune qu'illumine un soleil orange.
Des pêcheurs sur un quai rouge. Un travelling nous mène du pêcheur à l'église.
L'intérieur de l'église dont la construction gothique est très bien rendue.
Au premier plan des chaises, au fond des cierges.

J'aime les quais de Bercy, il y
a de beaux platanes et des poissons dans la Seine.
C'est la Seine qui se promène le long
des maisons.
J'ai dessiné la Seine large, large avec ses ponts
et ses barques de pêcheurs.
Le pêcheur assis sur les marches des
maisons où l'on peut manger et dormir.
Le métro qui va partout
et tout au fond l'église pour se marier.

La Seine en perspective, deux ponts sur lesquels règne une grande circulation. Au fond à gauche Notre-Dame.

On s'est fait sur le pont, sur le pont de Charenton.
Il y a
un gros camion qui passe. On dirait que le bateau
va tomber, mais il ne tombera pas.

La rue Gay-Lussac, le boulevard Saint-Michel : rues passantes encombrées de gens et de voitures avec leurs magasins de robes et de tabliers.
La rue Mouffetard, ses vieilles maisons et leurs cheminées.

Nous avons fait une promenade de la Glacière à
l'Opéra, par la rue Gay-Lussac,
le boulevard Saint-Michel,
la rue Mouffetard, qui monte et qui tourne.

Une rue, un enchaîné et le Panthéon assez bizarrement représenté.
L'Opéra.

Quand ils ne sont pas morts, les grands hommes sont
peut-être dans les écoles qu'on a vues tout près du
Panthéon. Pour les enterrer ce sera plus facile,
c'est tout à côté.
C'est de l'autobus qu'on a vu tout ça, notre maîtresse
nous expliquait.

Une rue, par-dessus laquelle semble surnager un gros autobus.
Puis, quelques dessins représentatifs de Paris : les grands magasins : la Samaritaine,
les magasins de jouets, le Printemps. Grandes bâtisses aux mille fenêtres.
Un dessin de l'ensemble de la ville, où n'apparaissent que des pâtés de maisons. Idée d'enfant, toutes les maisons ne sont que des gratte-ciel.

Les grands magasins c'est beau,
on peut regarder tout ce qu'on
voudrait avoir.

FIN DE LA DEUXIÈME BOBINE

La place de la Nation, avec ses colonnes. Tout est illuminé.
Une rue, dont les lampadaires éclairent la façade des maisons.
Un réverbère rouge diffuse sa lumière.

Ma place à moi, c'est la Nation.
J'ai fait les colonnes de la place du Trône,
il ne fait pas bien clair dans le ciel,
la nuit vient peut-être.
C'est ma rue avec des lampadaires
qui font le jour, même dans ma chambre.

Un agent de police en bleu, sur un fond rouge et vert.

L'agent de police, il redresse son bâton blanc
et il serre son poing bleu dans la nuit !

Les clochards se confondent avec les arbres, dans un dessin de tonalité brune.

C'est les clochards qui se
roulent dans la poussière et quand la nuit
arrive se pressent pour aller se chauffer dans
les bouches du métro. Ils sont malheureux, ils
n'ont pas de maisons, ils
ne veulent pas travailler,
ils aiment boire. Il ne faut pas leur parler... Je les
aime quand même ; ils ont des fois un
petit air malin.

Un gros réverbère et dessous deux agents, des maisons illuminées la nuit.

Les agents discutent
au coin de la rue, sous le
réverbère qui les éclaire, on
rentre vite chez soi.

C'est la nuit, d'un bleu de Prusse, et le métro aérien, tout noir enjambe la Seine.

Et le métro de Paris passe
au-dessus de la Seine, et les péniches
passent dessous le pont.

La rue Jeanne-d'Arc : deux grandes maisons, et un agent. Entre les grands buildings de petits arbres frêles semblent coincés. En premier plan un gros arbre, et par-dessus un ciel étoilé.

Et l'autobus 27
va dans la rue Jeanne-d'Arc où il y a
de grandes maisons avec beaucoup d'étages.
Il y a deux petits arbres qui sont ***(ph. 5)***
serrés entre les maisons et qui ne peuvent
pas voir le ciel. Le gros arbre a
de la chance, il voit toutes les étoiles.

Un très beau dessin : la nuit bleue avec Notre-Dame et la Tour Eiffel.
Un immeuble illuminé dans la nuit.
Les marches du Sacré-Cœur.

Paris
c'est plein de jouets que j'aime, de palais noirs
illuminés.
C'est le Sacré-Cœur, aux marches couvertes d'étoiles,
avec des gens très noirs qui marchent.

abonnements

	FR. N.F.	ETR. N.F.
Théâtre, 1 an, 23 numéros......	36	41
Edition luxe (1) *Supplément*	15	15
Cinéma, 1 an, 11 numéros......	22	26
Le numéro (Théâtre ou Cinéma)..	2,50	3
Reliures (Théâtre)...............	17	19
Reliures (Cinéma)................	9	10

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

(1) Jaquette rhodialine, tirage sur couché, envoi sous pochette cartonnée.

règlements

FRANCE à l'*Avant-Scène*, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6ᵉ (DAN 67-25). C.C.P. Paris 7353.00, chèque bancaire, mandat-poste

REPRÉSENTANTS A L'ÉTRANGER :

BELGIQUE, CONGO, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C.C.P. 2364-99 - Francs belges : Théâtre, 390 ; Cinéma, 260.

BRESIL : R. F. Besnard, 91, av. Almirante-Barroso, Rio-de-Janeiro, et 131, rue Marconi, Sao-Paulo - Cruzeiros : Théâtre, 1.930 ; Cinéma, 1.100.

CANADA : J. Durand, 1481 Mansfield, Montréal - Dollars C : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6.

ESPAGNE : H. Avellan, Duque de Sesto 5, Madrid 9 : (au cours du jour).

NORVEGE, SUEDE, DANEMARK Librairie Française, Brahegatan 8, Stockholm 5, Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : Théâtre, 45 ; Cinéma, 28.

ETATS-UNIS : George Sinclair, 127, West, 87 th Street, New-York, 24, N. Y. - Dollars : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6.

ITALIE : Dott. Carlo Di Pralormo, Via Lambruschini 12, Torino - Lires : Théâtre, 5.700 ; Cinéma, 3.600.

LIBAN : Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Liv. : Théâtre, 27 ; Cinéma, 15.

PORTUGAL : Livraria Bertrand, 73, rua Garret, Lisboa - Escudos : Théâtre, 220 ; Cinéma, 150.

MEXIQUE : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma 12, Mexico D.F. - Pesos : Théâtre, 103 ; Cinéma, 70.

SUISSE : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève, C. C. P. 1.6390 - Francs suisses : Théâtre, 35 ; Cinéma, 22.

AUTRES PAYS ÉTRANGERS

Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé directement à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

Un carrefour très animé.

La musique des voitures, des klaxons, des sifflets, des cloches.
Ça me fait mal à la tête.

Une coupe de Paris. Au-dessus les pavés des rues, en-dessous les racines des arbres et les escaliers se mêlent aux conduites et fils souterrains. Tout en bas, une voie et un wagon avec plein de monde. Au fond d'un trou noir deux yeux jaunes : « les phares du métro ».
Le métro lui-même avec ses voitures rouges et vertes. Puis la caméra remonte à travers la coupe.

Dans la terre de Paris, je descends, descends un escalier mystérieux, avec des tuyaux pour l'eau propre et des fils pour la voix du téléphone, et
je suis bien parce que j'ai chaud.
Le métro sort d'un trou noir.
Et moi je vois deux yeux brillants comme des sapins de Noël :
les phares.
Derrière, une immense queue arrive avec toutes ses couleurs
qui bouge comme un grand loup fâché :
les voitures vertes et rouges, avec les gens, où j'aime monter, ça c'est solide
un métro ***(ph. 6).***
Alors il part et tourne et tourne.

La Tour Eiffel avec des maisons aux toits rouges.

Ça brille partout de filer si vite.

Plusieurs dessins de Notre-Dame, reliés par des enchaînés ; Notre-Dame orange, noire sur un ciel rouge, sur un ciel bleu, jaune avec la rosace bleue.

Notre-Dame
c'est une église pointue, avec une fusée qui monte au ciel ***(ph. 7).***

Saint-Maur et Paris la nuit. Tout n'est que lumière. Les maisons ont leurs fenêtres allumées.
Dans le ciel un croissant de lune se mêle aux fumées noires et aux étoiles jaunes.

Paris.
La nuit, c'est bien plus beau encore.
Le Ciel brûle tout rouge et lance des étincelles de toutes les couleurs.
Il envoie sur nos têtes des petites fleurs d'étoiles et de lumières
accrochées aux arbres et aux toits des maisons.
Je ris, car la lune éclaire et parle avec les fumées et les étoiles.

Une grande couronne d'or est par-dessus Notre-Dame.
Un feu d'artifice réalisé par six gros plans enchaînés reconstituant l'éclatement des fusées.

Et quand les belles dames aux couronnes d'or rentrent
Les lumières du palais sautent dans la Seine avec les étoiles...

Sur le dernier éclatement du feu d'artifice, Paris le matin,
puis une grande prairie avec de grandes fleurs jaunes.

Mais il n'y a pas de feu d'artifice tous
le jours, et tout ce qu'il y a de beau
à Paris on pourrait le transporter à la campagne, comme **ça**
on verrait tout, on voyagerait et on
pourrait se rouler dans l'herbe.

FIN DE LA TROISIÈME BOBINE

X. Y. Z.

GÉNÉRIQUE

Scénario-Réalisation	PHILIPPE LIFCHITZ
Conseiller Artistique	PIERRE PREVERT
Images	MAURICE BARRY
Assistant-Opérateur	MAX DULAC
Montage	JASMINE CHASNEY
Musique	JEAN FRANÇAIX
Interprétation	JACQUES HERLIN
Voix	JACQUES DUFILHO
Production	ARGOS FILMS
Durée	11 minutes 300 mètres — Noir et Blanc
Réalisation	1960

PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE
JOURNEES INTERNATIONALES DU COURT METRAGE
TOURS - DECEMBRE 1960

PHILIPPE LIFCHITZ

Philippe Lifchitz fonda, en 1949, avec Anatole Dauman, la Société Argos-Films. Rompant avec le traditionnel, dès leurs débuts, ils firent confiance à de jeunes talents, souvent inconnus, mais qui très vite s'imposèrent. Se refusant à toute concession, on peut dire qu'Argos rechercha avant tout une production de qualité, et que, de ce fait, n'est pas étranger à l'essor du court métrage français. S'étant placé ainsi à l'avant-garde, chaque année Argos reçoit des primes à la qualité et obtient de nombreux prix dans les grands festivals. Parmi une production aussi abondante que variée, nous pouvons citer par exemple :

— *Les Fêtes galantes, L'Affaire Manet* et le *Cœur d'Amour Epris*, de Jean Aurel ;
— *Les Désastres de la guerre*, de Pierre Kast ;
— *Le Rideau cramoisi*, d'Alexandre Astruc ;
— *Mina de Vanghel*, de M. Clavel et M. Barry.
— *Nuit et Brouillard*, d'Alain Resnais ;
— *Dimanche à Pékin* et *Lettre de Sibérie*, de Chris Marker ;
— *Notre-Dame, Cathédrale de Paris* et *La Première Nuit*, de Georges Franju.
— *La Déroute*, de A. Kyrou et Georges Franju.
— *Du côté de la côte*, d'Agnès Varda.
— *Paris la Belle*, de Jacques et Pierre Prévert.

Passant du court métrage au long métrage, Argos produit, en co-production, *Hiroshima mon Amour*, d'Alain Resnais.
Parmi les « nouveau-nés », « *Chronique d'un Eté* », de Jean Rouch et Edgar Morin et, en co-production, le second métrage d'Alain Resnais : *L'Année dernière à Marienbad*.

Une barque venant du lointain s'avance vers l'île des Ravageurs. *A l'arrière de la barque un homme est plongé dans la lecture de son journal, grand ouvert.* *Nous retrouvons le personnage, un nommé X., lisant* La Gazette de Lausanne. *Il se dirige vers le Cimetière des Chiens, y pénètre et, sans interrompre sa lecture, se promène parmi les tombes.*	Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller me promener en barque sur la Seine. Au fil de l'eau, je lis mon quotidien habituel, avant d'aborder quelque havre solitaire *(ph. 1)*
et nous découvrons plusieurs inscriptions : « Mon Jacky, 1929 »...	Il passe mille personnes dans un journal. C'est la vie même.
Puis il se dirige vers l'extrémité du cimetière, disparaît un instant sous le feuillage d'un saule pleureur, et s'accoude au rebord de pierre.	Je poursuis avec les héros du jour des aventures éprouvantes. Je vole, j'assassine, je séduis.
Les jeux du soleil sur l'eau lui procurent l'occasion de réflexions métaphysiques sur la fuite du temps.	Je me repose de toutes ses folies par la réflexion.
Cadré en gros plan, il nous regarde et semble dire...	La politique m'attire, la philosophie est mon vice. Je me pose les questions les plus hardies sur les astres, la terre, nous-mêmes !
Le ciel est pommelé, quelques petits nuages poussés par le vent...	D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?
Et les yeux au ciel...	J'interroge désespérément l'univers et j'écoute le silence du monde.
Reprenant sa promenade, il s'arrête au-dessus de la berge, pour bourrer une pipe. Son attention est bientôt attirée par un personage nommé Y., placé	Un matin, j'étais là, cherchant dans le tabac le remède à tant d'inquiétude, lorsque je remarquai un autre philosophe *(ph. 2)*.

en contrebas, sur un chemin qui borde l'eau et dont la conduite lui paraît étrange.

Y. enlève son manteau et le pose à terre.

Il semblait taciturne et ne prêta nulle attention à mes manières avenantes.

Le temps étant à la fraîcheur, son comportement me surprit.

Mais j'avais mieux à faire qu'à commenter les faits et gestes de cet individu.

Reprenant le cours de ses réflexions, X. revient parmi les tombes. Une jeune femme arrive et fleurit une tombe. C'est sans doute la femme de sa vie.

Je devais songer à moi-même. J'ai toujours aimé la compagnie des femmes.

Cette rencontre me parut un clin d'œil de la Providence.

Pendant ce temps, Y. se déshabille méthodiquement, pliant ses vêtements avec le soin le plus extrême, les déposant sur le sol avec d'infinies précautions.

J'admirai qu'il rangeât ses vêtements avec autant de soin. L'ordre est une qualité qui se perd à cause de la rapidité de la vie moderne, sans doute.

Puis Y., désespéré, se jette à l'eau. X. regarde la scène, ne comprenant pas le pourquoi de ce geste.

Un haussement d'épaules et il s'éloigne.

Que faut-il penser du suicide ? Est-ce un acte de courage ? Est-ce lâcheté ?

La liberté d'autrui m'est chère. Sa décision avait été longuement méditée. Je ne pouvais intervenir. Cela valait probablement mieux ainsi.

Mais la jeune femme est partie...

On s'intéresse aux autres et la vraie vie s'éloigne.

Un être tendre et noble qui, certainement, eût fait le bonheur de ma vie entière. Et même si ce n'était que pour quelques jours.

Et voici que le suicidé se met à hurler, appelle au secours, implore qu'on le repêche.

On peut s'étonner des contradictions de l'homme.

Le désespéré prétendait maintenant être repêché.

Alors, un « petit vieux », chapeau melon, barbe blanche et parapluie, l'image même du courage, arrive, prend X. par le bras, le secoue avec de grands gestes signifiant : « Qu'est-ce que vous attendez pour aller sauver cet homme ? Si j'avais votre âge... ? C'est bien la jeunesse d'aujourd'hui ! »

X. tourne le dos au vieillard en faisant un geste du bras pour lui signifier le cas qu'il fait de ses propos.

Combien d'honnêtes gens ont payé de leur vie des actes de courage inconsidérés. Encore faut-il que le sujet en soit digne !

Quatre jeunes, sur la berge, ont entendu les appels. L'un d'eux se précipite, plonge et ramène le suicidé manqué.

Mais l'héroïsme fleurit naturellement dans notre pays.

Sur la berge, le sauveteur, ses camarades l'aidant, entreprend de ranimer le noyé en lui pratiquant la respiration artificielle.

Quelque chose tout de même distingue l'homme de la bête.

Je ne pouvais refuser ma compassion à ce pauvre homme ***(ph. 3)***.

X. s'approche du suicidé. Il le regarde. Incrédule, il s'approche encore et, à sa grande stupéfaction, il s'aperçoit que Y., c'est lui-même.

Que d'amertume sur ce beau visage !

Levant alors les yeux sur le sauveteur à cheval sur Y., en train de lui faire des tractions rythmiques, X. s'aperçoit que ce personnage, c'est encore lui.

Voilà ce que la vie avait fait de moi. La souffrance et la misère m'avaient poussé à cette extrémité.

Alors un sourire apparaît sur ce visage fermé. Quel courage il sait montrer dans toutes les circonstances de l'existence ! Comme il fait peu de cas de la vie quand il s'agit de sauver celle des autres ! Quelle bonté naturelle !

Quelle honte et quelle douleur !

L'extrême affliction prélude quelquefois aux plus vives joies.

En gros plan...

C'est dans l'épreuve que chacun connaît sa vérité.

On se sent mieux tout de même d'être si fort, si bon, si humain.

X. est heureux d'être aussi bon. Il est rassuré sur lui-même. Il reprend son journal, l'ouvre tout grand, plonge le nez dedans et repart.

Pour moi j'en ai pris mon parti.

C'est ma nature.

Où est mon mérite ?

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller me promener en barque sur la Seine.

Imprimerie Commerciale, 6, rue Gambetta, Le Mans. — Printed in France



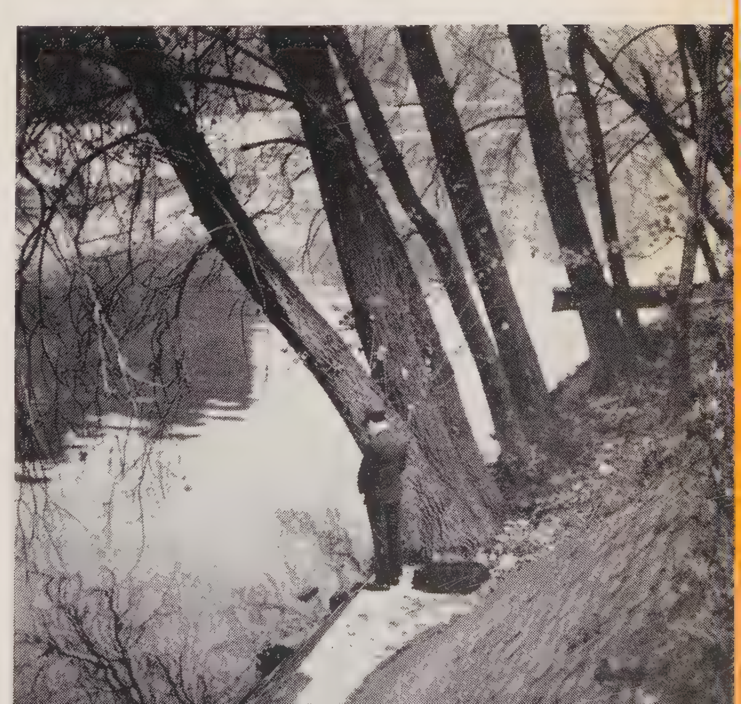
AU FIL DE L'EAU, JE LIS MON QUOTIDIEN
AVANT D'ABORDER QUELQUE HAVRE SOLITAIRE



JE NE POUVAIS REFUSER MA COMPASSION
A CE PAUVRE HOMME

X. Y. Z.

... LORSQUE JE REMARQUAI UN AUTRE
PHILOSOPHE



(Photos Argos-Films.)



L'Amant de cinq jours. *Notre photo :* François Périer (dans le rôle de Georges)

Spécialiste N.V. des comédies de boulevard (dites « à l'américaine »), Philippe de Broca gagne une fois encore la partie avec ce troisième film léger, gouailleur, rapide... et quelquefois cynique. Excellente interprétation de Micheline Presle, Jean Seberg, Jean-Pierre Cassel et surtout de François Périer. Un jour viendra peut-être où Broca ne sera plus comparé à Lubitsch... mais à lui-même... !

L'ACTUALITÉ CINÉMATOGRAPHIQUE

La Récréation. *Notre photo :* Christian Marquand et Jean Seberg

Toujours Seberg !... et, elle-même, toujours en progrès, dans le premier film de son ex-mari François Moreuil dont la Recréation *en question, bien que se souvenant un peu trop du cours des maîtres, est un brouillon très sympathique qui a le mérite de faire la pige à certains cinéastes américains quant au climat-Sagan parfaitement rendu.*

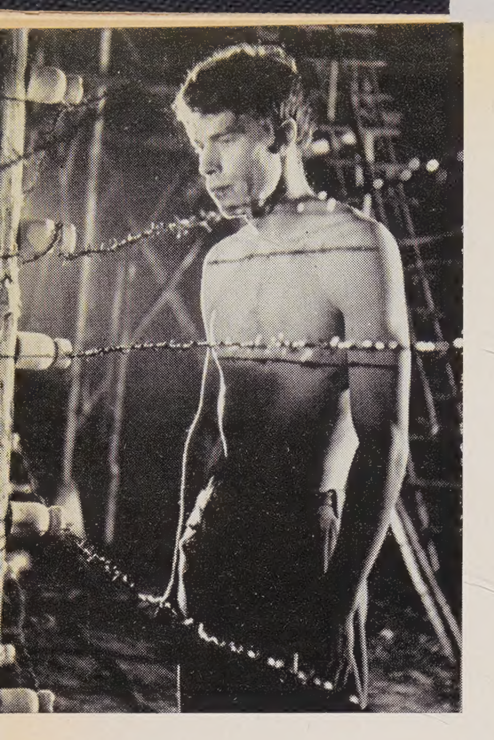
TELEPHONE

↑ LA MORT DE BELLE. *Notre photo :* Jean Desailly et de dos : (le barman) Yves Robert

Un film d'Edouard Molinaro, d'après Georges Simenon, dont la qualité première repose sur un dialogue signé Jean Anouilh.

QUI ÊTES-VOUS, MONSIEUR SORGE ? *Notre photo :* au centre, Thomas Holtzmann (*dans le rôle de Sorge*)

Yves Ciampi, peut-être par affinité conjugale, est-il conquis par le Japon ? Certes, il n'a rien d'un Mizoguchi, mais son dernier film, sur les aventures authentiques (sic) de l'espion Sorge, se voit sans ennui, et malgré le romanesque autant du sujet que de la réalisation, a l'avantage d'intéresser, sinon de distraire ↓

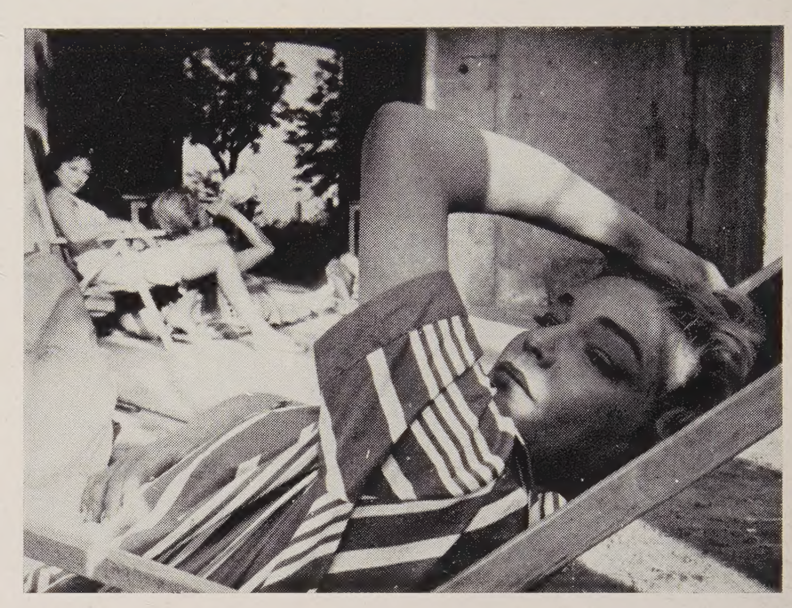


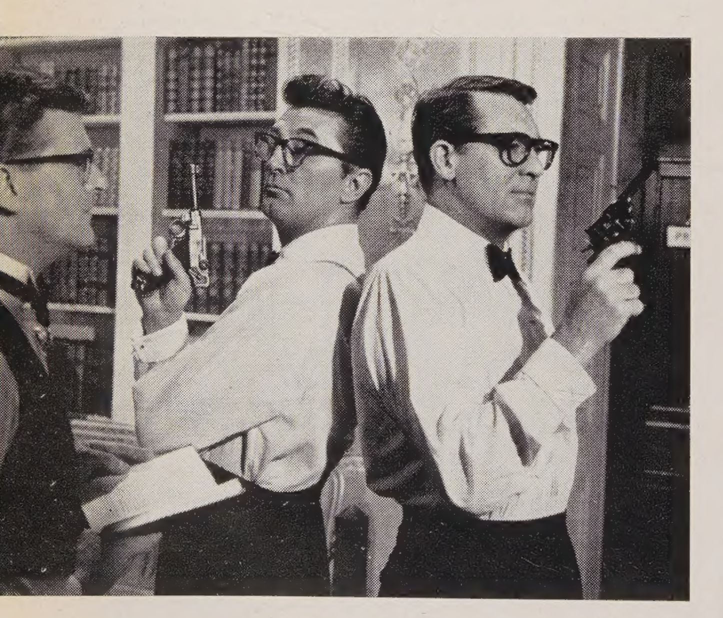
KAPO. *Notre photo :* Laurent Terzieff (dans le rôle de Sacha)

Non, Laurent Terzieff n'est plus prisonnier de son style-théâtre ! Dirigé avec sévérité dans une œuvre âpre et sans concession, il se montre l'égal de ses comparses qui sont, pourtant, Emmanuelle Riva et Susan Strasberg. Cette dernière donne parfois des allures de chef-d'œuvre à ce Kapo... *qui est signé par l'artisan Gillo Pontecorvo*

ADUA ET SES COMPAGNES. *Notre photo :* Simone Signoret (dans le rôle de Adua)

La Signoret, bien sûr ! Elle semble, même, avoir dirigé ce film qu'a signé Antonio Pietrangeli, petit garçon devant notre vedette qui, nous le savions, est une maîtresse-femme autant que comédienne.



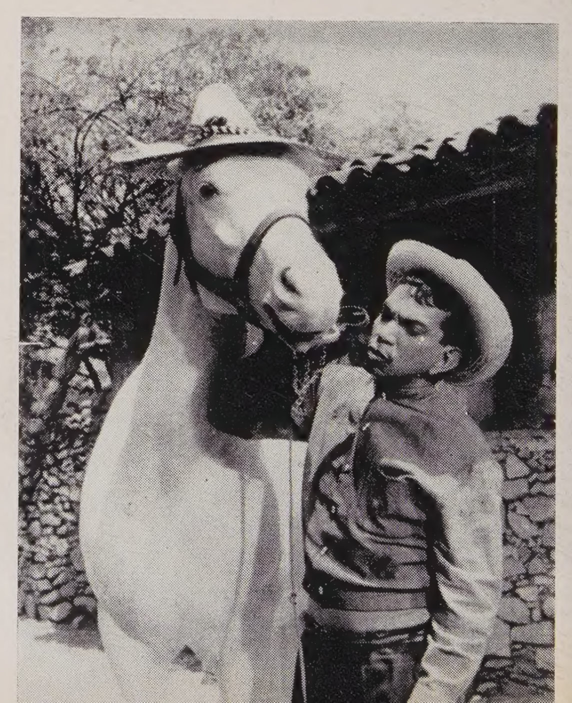


AILLEURS, L'HERBE EST PLUS VERTE. *Notre photo :* Robert Mitchum et Gary Grant

Astucieuse adaptation d'une pièce de théâtre fort en vogue aux U.S.A. et à Londres, ce film confirme le style très personnel de Stanley Donen, roublard, hâbleur... et souvent féroce. A noter, au générique, le nom de Noël Coward, auteur de la musique et des lyrics.

PÉPÉ. *Notre photo :* le cheval Don Juan et Cantiflas

Le superbe étalon qu'est Don Juan, secondé par le comique méxicain Cantinflas, arrivera facilement gagnant de la course du succès commercial facile. L'humour bon enfant du réalisateur George Sidney a ceci de bon : il ne se prend pas au sérieux.





LA NUIT (La Notte). *Notre photo :* Marcello Mastroianni et Monica Vitti

A propos de ce film admirable, laissons parler le metteur en scène — Michelangelo Antonioni — qui a déclaré à André S. Labarthe (Cahiers du Cinéma, n° 112) : « Les personnages, cette fois-ci, se sont trouvés, mais ils ont du mal à communiquer, parce qu'ils ont découvert que la vérité est difficile. »

Dans nos prochains numéros :

LA PRINCESSE DE CLÈVES
J. Delannoy - J. Cocteau

LA PROIE POUR L'OMBRE
A. Astruc - C. Brulé

MODERATO CANTABILE
P. Brook - M. Duras

LES MISTONS
F. Truffaut

ON VOUS PARLE
J. Cayrol - Cl. Durand

HISTOIRE D'EAU
J.-L. Godard - F. Truffaut

LA VÉRITÉ
G. Clouzot



MARINA VLADY DANS LE ROLE DE « LA PRINCESSE DE CLÈVES », FILM DE J. DELANNOY, DONT NOUS PUBLIERONS LE TEXTE INTÉGRAL DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

l'Avant-Scène du Cinéma

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
SECRETAIRE DE REDACTION : GEORGETTE TOTAIN
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 — C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 43
PRIX DU NUMERO : 2,50 N F — ETRANGER : 3 N F